3 1761 03613 4468

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

La Conquête des Étoiles

ŒUVRES DE F. T. MARINETTI

La Conquête des Étoiles, poème épique; 2e édition
E. Sansot et Cie, éditeurs, Paris... .... **3 fr. 50**

La Momie sanglante
Éditions du « Verde e Azzurro », Milan . **2 fr.**

D'Annunzio intime
Éditions du « Verde e Azzurro », Milan.. **2 fr.**

Destruction, poèmes lyriques
Léon Vanier, éditeur, Paris ..... **3 fr. 50**

Le Roi Bombance, tragédie satirique
Éditions du « Mercure de France », Paris. **3 fr. 50**

Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste; 8e édition
E. Sansot et Cie, éditeurs, Paris..... **3 fr 50**

La Ville charnelle, poèmes ; 6e édition
E. Sansot et Cie, éditeurs, Paris .... **3 fr. 50**

Il a été tiré du présent ouvrage cinq exemplaires sur papier de Holland

---

Tous droits réservés de reproduction et de traduction

F.-T. MARINETTI

La Conquête des Étoiles

POÈME ÉPIQUE

SUIVI DES JUGEMENTS DE LA PRESSE FRANÇAISE ET ITALIENNE

O insensata cura de' mortali,
Quanto son difettivi sillogismi
Quei che ti fanno in basso batter l'ali.

(DANTE, « Paradis » chant XI.)

..., l'esprit poétique — cette faculté la plus sublime de toutes, nous savons cela maintenant, — puisque des vérités de la plus haute importance ne pouvaient nous être révélées que par cette « Analogie », dont l'éloquence, irrécusable pour l'imagination, ne dit rien à la raison infirme et solitaire.

(EDGARD POE, « Colloque entre Monos et Una ».)

129909
17/11/13

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITIONS
E. SANSOT & Cie
7, RUE DE L'ÉPERON, 7

PQ
2625
A78725
C6

A

GUSTAVE KAHN

LE CHANT AUGURAL
DES VAGUES

LA
CONQUÊTE DES ÉTOILES

I

LE CHANT AUGURAL DES VAGUES

« Hola-hé ! Hola-hé ! Hola-ho !
O Vagues antiques, ô Vétérans de la Mer Souveraine,
debout, guerriers puissants aux barbes vénérables d'écume !
Debout ! Debout, nos frères ! Aiguisons nos rapières
pour la grande bataille. Revêtons nos pesantes
armures d'or, incrustées d'émeraudes
que la mousse et la rouille dévorent !
Hola-hé ! Hola-ho ! Stridionla Stridionla Stridionlaire !

Nous sommes las de dormir au fond des grottes bleues
encastrés comme des gemmes colossales dans les pierres.
Nous sommes las de grignoter les brise-lames
et de croquer au large les escadres.
L'heure est venue de conquérir l'espace et de monter
à l'assaut des Étoiles. Elles ricanent !
Les voyez-vous ? C'est le défi, mes frères !
Bientôt, demain, ce soir peut-être,
La Mer, la flagellante Mer, viendra vociférer
ses lourds commandements que scande le tonnerre !
Hola-hé ! Hola-hoo ! Aiguisons nos rapières !
Que nos armures d'or resplendissent !...
Stridionla Stridionla Stridionlaire ! »

Qui donc chante aussi lugubrement
à pic, sous les falaises géantes ?
A mes pieds s'approfondit un gouffre immense,
un entonnoir d'ombre glauque qui fume.
Des Vagues aux panses flasques tordent
leurs croupes de poix gluante et de bitume.

Elles soulèvent leurs épaules montueuses,
toutes bosselées de lueurs intermittentes,
en déroulant leurs bras musclés de racines verdâtres.
D'une voix lente qui gargouille, les Vagues chantent
l'hymne augural des batailles célestes,
parmi les grincements et les stridences des rapières,
« Hola hé ! Hola-ho ! Stridionla Stridionlaire ! »

Les Vagues par instants s'abattent de fatigue
entrechoquant les roches monstrueuses
avec des sons de cloches ; les Vagues s'abattent
avec des pesanteurs d'hippopotames,
avec des hurlements et des huées
et des tapées violentes de pioches et de marteaux.
« Stridionla Holahé !
Stridionla Stridionla Holahooo !
Debout ! Aiguisons nos rapières ! »

Au large, le Désespoir des solitudes écrase
la mer toute encombrée de cendre et d'écume,

comme un cimetière immense dévasté
dont les tombes verdoyantes s'écroulent ;
et la mer s'abandonne livide et croupissante
dans le jaune renfoncement de l'aube.
L'aube est brisée de lassitude !
L'Aube est soûle encore
du baiser vénéneux des Étoiles !
« Stridionla ! Stridionla Stridionlaire ! »
Au loin les promontoires dorment accoudés,
dans la torpeur humide et le silence intense,
leurs crânes chevelus, abandonnés sur la mer plate.
Des écueils accroupis, aux aguets,
forment des noyaux d'ombre violette,
tandis que des vaguettes, plus souples que des chattes
taquinent à coups de patte des pelotes d'écume.

A pic sous mes pieds, dans le gouffre qui fume,
les Vagues métalliques se balancent
d'avant en arrière, pareilles
aux crémaillères formidables de l'enfer.

Et ce sont leurs armures qu'elles balancent
en cadence, pour les polir,
sur l'arête des rochers noirs.
Ce sont leurs armures squamées d'or qui bruissent
et leurs jambières et leurs brassards de bronze !
Holahé ! lentement, holahoo ! à miracle,
les rapières s'aiguisent et les mailles reluisent.
Des Vagues boueuses se dressent menaçantes,
émergeant à mi-corps hors des embruns grisâtres.
Leurs prunelles de diamant jaune éclatent
dans la buée, cependant que d'autres Vagues
plus flasques et plus pesantes,
traînassant derrière elles des crinières
d'algues somnolentes,
soulèvent leur face rouge et coriacée
et se cabrent d'un coup de reins inattendu.
Et voilà campé, debout, leur corps gluant et enfumé,
leur grand corps de centaure,
embreloqué de coraux et de cailloux qui sonnent !
Elles brandissent au bout du bras vers la lumière

leurs cuirasses d'or toutes ocellées de gemmes,
puis elles hochent en cadence
leurs têtes exaspérées de sauvagesses,
en criant : « Stridionla ! Stridionlaire ! »

Dans la crique profonde toute enfumée d'embrun,
Guerriers et Guerrières, s'enivrent à déchaîner
le tonnerre de leurs poumons d'airain,
si bien que des rictus tétaniques tiraillent
leurs vastes mâchoires disloquées.
Quand tout à coup, sur l'arc de l'horizon,
par-delà un monceau de nuées qui tressaillent,
la lumière dégaîne
ses épées étincelantes en auréole.
Le soleil va bondir sur le champ de bataille !
Holahé ! les métaux entassés dans le gouffre
commencent à trépider d'une fièvre fulgurante,
pêle-mêle, en le tohu-bohu des fumées noires.

Certes, les Vagues ont soulevé, à tour de bras,

les dalles de porphyre qui recouvrent l'abîme ;
certes le couvercle de l'enfer
fut défoncé, car une armée de démons
se déchaîne au fond du gouffre et surgit
et s'élance vers le faîte, une marée
de lances miroitantes bouillonne,
et la crique fume, volumineusement,
comme une cuve colossale.

Alors victorieusement le Soleil
enjambe l'horizon et larde la mer vaste
d'une estafilade d'or vermeil.

Et voilà, presqu'aussitôt que des nuages
verdâtres se profilent, tout tigrés de feu,
qui vont fouillant l'espace, avec des trompes
chimériques d'éléphants.
Où vont-ils ? Où vont-ils ? C'est le Vent
qui s'en va pâturer son troupeau de Cyclones.
Au loin dans les herbages fantastiques de la mer,
s'allongent des meuglements lugubres.

« Holahé ! Holahooo !
Stridionla ! Stridionlaire !!
L'heure est venue de la conquête des Étoiles !
Brandissons nos rapières comme un faisceau de flammes !
Nous avons détruit, à coups de hache,
la mousse des nuits et la rouille des crépuscules
sur nos cuirasses d'acier,
qui flambent maintenant ainsi que des brasiers.
Nos casques sont cimés de feu et nos bras sont tendus
comme des courroies de catapultes.

Holahé ! Holahoo ! Hurrah !

Nos grands chevaux sont prêts. Regardez !...
leurs croupes crénelées et véhémentes
sont enharnachées d'azur et de béryls.
Ils quoaillent tranquillement, en paissant dans les prairies
herbues de l'espace, faisant sonner
leurs freins souples de rayons
et leurs baves de pierreries.
Nous les attellerons bientôt à des chariots géants,

pour transporter nos cargaisons de projectiles :
tous les cadavres pétrifiés qui s'entassent
depuis des siècles dans les profondeurs des eaux.
Et d'ornière en ornière, en des cahots tragiques,
les chariots bondiront sur leurs grosses roues pleines,
transportant des monceaux d'or et de phosphore humain,
que plus tard les Cyclones rangés lanceront
contre vous, Étoiles ricanantes et perfides !
Oui, oui. C'est contre vous, que les Cyclones puissants
lanceront tous les cadavres pétrifiés de l'abîme,
les cadavres de vos amants méprisés !

Holahé ! Holahoo ! Hurrah !...

Car ce sont là tes projectiles, ô Mer Souveraine !
Les cadavres pétrifiés qui dorment symétriques
en tes abîmes ! Les Savants ont déclaré
qu'ils se gonflent et se dissolvent en pourriture.
Les Savants l'ont prouvé ! Qu'importe ? Leur science est vaine

Regardez leurs Syllogismes qui se démènent, dégingandés,
en cheveux blancs, sous leur bonnet pointu de mage
qui nargue les nuages !
Regardez leurs Syllogismes, dont le vieux corps prolixe,
en forme d'X, est tôt ouvert et tôt fermé,
à volonté, tel un pliant commode,
qu'un chasseur bedonnant peut porter sous le bras !
Les Syllogismes dégingandés dansent en rond,
autour des Vérités mignonnes et bleues,
prises de vertige et se fermant les yeux !
Ah ! Ah !
Les graciles Vérités ainsi que des fillettes
se pâment d'épouvante, dès qu'un savant les touche,
et disparaissent par enchantement
en laissant leurs voiles d'or entre leurs mains farouches !
Ah ! Ah !
Esclaffez-vous, belles Vagues ! Esclaffez-vous
d'un vaste rire adamantin jusqu'aux étoiles !
Que votre rire éblouissant lézarde
les voûtes du Silence !

Car, regardez donc, les Syllogismes impuissants
en cheveux blancs, cassés en deux, lèchent les traces
des fascinantes Vérités qui passent insaisissables !

Je ne crois plus qu'en mon grand Rêve illuminant de phare !
Je ne crois plus qu'en sa prunelle énorme d'or,
comme une lune d'août,
qui vagabonde aux profondeurs des Nuits !

II

LES RÉSERVOIRS DE LA MORT

II

LES RÉSERVOIRS DE LA MORT

Voici ! Midi éclate : un fastueux midi d'Été !
Je descends à pas lents dans la crique incendiée
qui flambe, comme une solfatare ;
je colle mon visage sur tes joues fraîches
et transparentes, ô Mer ; j'abandonne mon corps
sur ta poitrine qui palpite endolorie,
sous le poids des turquoises brûlantes,
et j'explore les puits vertigineux
de tes prunelles merveilleuses.

Je vois s'approfondir en tes eaux translucides
un admirable crépuscule verdâtre.
A mille coudées, sous mes yeux, se dessinent
des montagnes bleuâtres dont les fines arêtes
oscillent en déclinant, des montagnes
gazées de vapeurs incandescentes.
Et dans ce crépuscule submergé,
une longue chaîne de montagnes pyramidales
se déroule au gré de la pénombre.
La distance ennuage les arêtes des plus lointaines,
qui paraissent là-bas, sur l'arc fondu
de l'horizon sous-marin, tels des cônes bleus
cimés de flammes lisses couleur de rose.
Et les flammes flexueuses obéissent
à l'ondulation des remous,
si bien qu'on les prendrait pour des lampes vagabondes
dans l'assoupissement d'un vaste soir d'Été.

Suis-je halluciné ? Non !... non ! je m'abandonne
sur ta poitrine, ô mer, et je baise tes joues

pour explorer la profondeur de tes prunelles,
tandis que les Midis font crouler
sur ma tête leur avalanche de blocs d'or broyés.
Le fracas effrayant du silence horrifié
emplit mon cœur et je sens, dans mon crâne,
les chariots géants de la lumière aux roues de fer
creusant leurs ornières symétriques.
Quand je soulève ma tête, j'admire,
par delà la paresse des collines marines,
les vastes golfes gorgés d'azur aveuglant
et de chaux vive, qui soufflent vers le large
des voix volutantes et globuleuses d'or.
Je vous écoute et je vous reconnais,
ô grandes voix belliqueuses et vengeresses.
qui charriez des fracas de caissons et des ronrons
de cloches en allégresse et des bruissements d'épées !
Stridionla ! Stridionla ! Stridionlaire !
Holahé ! Holahoo ! Aiguisons nos rapières !
Je vous écoute, ô Vagues, et mon âme se grise
au bruissement gazeux de vos manteaux d'écume !...

Au large, passent des chevauchées véhémentes
de Vagues, tels des tourbillons innombrables de pourpre
et d'or, balayant l'immensité.
C'est ainsi que passe le Simoun,
aiguillonnant sa furie, de désert en désert,
avec son escorte caracolante
de sables soulevés tout ruisselants de feu ;
c'est ainsi que le Simoun galope
sur l'océan figé des sables,
en balançant son torse géant d'idole barbare
sur des fuyantes croupes d'onagres affolés !

Au large, passent des escadrons de Vagues,
par chevauchées véhémentes et radieuses,
et je songe à l'horizon de sables embrasés,
où passe le Simoun poussant à fond de train,
à toute folie, ses onagres et ses zèbres diaboliques
crêtés de flammes, qui semblent,
crispés au loin par la vitesse,
des traits de plume horizontaux sur la pâleur du ciel.

Le soleil a lancé tous ses dards en pluie d'or
contre l'immense cavalerie des Vagues.
Des guerriers ont faufilé leurs épées étincelantes
du haut en bas, par les grilles, les meurtrières
et les créneaux des nuages, pour leur barrer la route
par une herse flamboyante !
Mais les fiers escadrons passent insouciants,
et les dards du soleil volent en éclats sanglants,
et ses épées, pliées en deux, ne font que balayer
le dos souple des Vagues en peignant les crinières.
Ah ! les dieux hautains qui hantent les Midis
piétinent mon crâne et défoncent mon cœur
sous leurs pieds chaussés d'airain,
et j'implore pitié sur tes yeux, douce Mer Souveraine!
Suis-je fou ? Suis-je halluciné ?
Non ! non !... Voici que je replonge mes regards
en tes abîmes... Au fond, tout au fond,
le beau soir submergé a clarifié sa solitude.
C'est la pureté agonisante d'un ciel d'orient,
abandonné par la lumière, et qui se meurt

irréparablement désespéré au fond des eaux.
Un soir pâle enfiévré de désir,
plein d'une amertume auguste et résignée,
un soir magique, frais et profond
comme un puits d'azur
apparu au fond d'une margelle de nuages,
puits de larmes et d'étoiles !
Tout à coup, l'énorme chaîne de montagnes
noyées me révèle son essence tragique.
Je vois et je comprends : ce sont des pyramides
de cadavres entassés, dont les crânes serrés
forment les gradins vastes et grenus.
Les chevelures pendent comme des algues
sur les arêtes phosphorescentes.
On dirait des pyramides de boulets embrasés
et fumants. Des millions de visages
révulsés vers le ciel, exorbitant les yeux haineux
contre le zénith ! Des milliards de prunelles
aiguisées sur la pointe des astres,
prunelles acérées par la colère et pourtant

liquéfiées en des tristesses infinies !
Au-dessus de moi, sur ma tête bourdonnante,
par la fournaise exaltée des Midis
passe le triomphal cortège des Conquérants
de la lumière. Au loin, les anses concaves,
pleines de l'encre bleuâtre de l'ombre,
ouvrent leurs goulets, comme des bouches humant l'espace.
Ce sont des soupiraux d'où monte un bruit d'épées
et des voix qui ululent : « Holahé ! Holahooo ! »
Les savants ont déclaré que les cadavres brûlent
tout leur phosphore avant de se dissoudre
en pourriture somptueuse. Non ! Les savants ont tort,
car voici, je contemple des corps pétrifiés
des corps d'acier, de braise et d'or
plus durs que le diamant !
Ce sont les suicidés, ceux dont le courage
a défailli, sous le poids de leur cœur,
fournaise d'étoiles ! Ils sont morts
d'avoir attisé dans leur sang le feu de l'Idéal,
la grande flamme enveloppante de l'Absolu !

Ils sont morts d'avoir cru aux promesses des Étoiles.
O Divins creusets d'Astres !
O vénérables lingots d'or astral ! Regardez !
Regardez ! leurs chevelures phosphoreuses
s'immensifient comme des comètes !

O dieux tout-puissants de l'Espace,
suis-je fou ? Ne vois-je pas tout simplement
un reflet pâlissant des Voies lactées ?
Non ! non ! O mon âme, confie-toi en ton rêve,
car Midi plane dans l'immensité !
Le vaste bloc des Midis éclate sur ma tête
en quartiers de métal incandescent.
Je suis penché sur les joues de la Mer
et je contemple, oui ! le prestigieux
crépuscule submergé et ses montagnes
vindicatives ! et les cadavres symétriques,
et leurs vives chevelures qui, depuis des siècles,
éventent des visages métallisés.
A travers l'immensité verdâtre,

les pyramides submergées regardent le zénith,
de toutes leurs prunelles démentes.
Toutes ces faces vertes guettent le ciel stupide,
la Nuit sorcière et ses Étoiles de luxure
et l'Infini !

Viendra ! Viendra l'heure des vengeances,
songent-ils lugubrement, où nous serons saisis
par les immenses bras des Cyclones
et brandis par les machines de la Mer
et lancés, férocement lancés,
contre les remparts où rêvent les Étoiles de saphir !
Nos crânes durcis par le Désir
cliquetteront aux doigts des Trombes
comme castagnettes, nos crânes entrechoqués
sonneront, ainsi que des tambours frénétiques,
sur les tréteaux arlequinés des foires !
Nous aiguiserons nos prunelles inassouvies,
les unes sur les autres,
jusqu'à la cuisson rouge du délire !

Écoutez ! écoutez !... les Vagues chantent plus fort :
« Holahé ! Holahoo ! Stridionla ! Stridionlaire ! »
Demain, ce soir peut-être, la Flagellante Mer
viendra vociférer ses lourds commandements !
Déjà les troupeaux de ses chevaux hennissants
encombrent l'horizon de leur piaffe sonore.

III

L'ARMÉE

III

L'ARMÉE

Je suis monté sur la plus haute des falaises
et je domine cent lieues de côtes sinueuses,
et six grands golfes comblés d'azur,
séparés l'un de l'autre par l'énorme
corpulence tassée des promontoires.
Or, le ciel s'engrisaille sur la mer infinie !
Où donc s'est égaré le Soleil des Midis ?
J'explore l'espace morne ; voici que m'apparaissent
les escadrons des Vagues armées en guerre,

ondulant sur leur rang de bataille, à l'infini.
Les Vagues, toutes cuirassées et casquées d'or,
campées sur leurs montures verdâtres qui sursautent,
forment d'interminables lignes fulgurantes
dont les miroitements bouillonnent
et déferlent le long des côtes.
Cavaliers et chevaux fument, de leurs bouches
grandes ouvertes, de toute leur toison
et de tous leurs naseaux plus larges que des gueules.
Et l'étendue n'est plus qu'une oscillation
de cuirasses et de croupes moutonnantes.
Et les écharpes fumeuses des haleines
plafonnent lentement le ciel de travées grises,
qui convergent toutes vers l'Occident,
tels les rayons d'une roue poignardant leur moyeu.
Des grands lacs dorés de cuirasses en feu se ternissent,
tandis que des forêts encolérées de piques
s'endorment parmi de clignotantes gazes violettes.
De mouvantes collines de chevaux
hérissent la broussaille échevelée

de mille crinières blanches.
Des froissements vitreux, des cliquetis acides
vrillent les grands globes cristallins
du silence, au creux des golfes humides...
Stridionla ! Stridionla ! Stridionlaire !
Ce sont les Vétérans de la Mer qui chantent.
Tout à coup un tremblement secoue les escadrons,
gagnant toute l'armée piétinante, de proche en proche,
le long des côtes sinueuses.
Est-ce le vent qui se déchaîne au large ?
Le Vent impérieux vient-il de galoper
sur le front de bandière ? Est-ce l'immense haine
de l'infini qui frotte, rageusement à contre-poil,
la toison verte et phosphoreuse de la Mer ?
Car la Mer a sursauté tout entière
de colère en son grand lit !

Au loin, très loin, sur l'ondulation
figée de l'horizon, voici qu'entre les brumes
émerge une rangée vaste et circulaire

de colonnes bleuâtres, en marche vers la côte.
D'heure en heure leur profil, fondu par la distance
se précise et je songe avec effroi
aux trompes innombrables d'un troupeau d'éléphants.
Ce sont les Trombes, les guerrières de la Mer,
dont la taille colossale est revêtue d'opulent crêpe noir !
Ce sont les Trombes, souples comme des lianes
mais plus fortes que des colonnes torses de métal.
Elles s'avancent lentement, insidieuses,
portant sur leur tête, entre leurs bras ouverts,
des blocs menaçants de ténèbres.
Elles s'avancent, en pointant devant elles
leurs formidables seins tout gonflés de vapeurs
comme des proues de navires, dans le brouillard.
D'autres guerrières gigantesques les suivent,
et se rangent à côté d'elles,
laissant monter au ciel leurs massives chevelures
de fumée, qui s'arrondissent en voûte sombre.
Elles s'inclinent, une à une, pliées en deux,
de sorte que leur ventre, flasque et pareil

à une énorme goutte d'ombre, adhère
au sol mouvant des eaux.
Leur ventre par instants semble entre-bâiller
des bouches délabrées et voraces de vieille.
Maïs ce ne sont que de vastes poches crevées,
dont les bords s'effilochent. Voyez-vous
comme elles remplissent, à tour de bras,
les poches de leur ventre palpitant
des pierraïlles liquides de la mer,
cependant (les voyez-vous ? Regardez !...)
qu'elles se vident de toutes leurs vapeurs
par leurs montantes chevelures de fumée ?
On dirait qu'elles copulent, en ce moment,
avec la mer, on dirait qu'elles pompent
la volupté, en y plongeant leur sexe hideux,
car des cônes d'écume jaillissent
là où s'attardent la fouille de leurs bras
et la lente succion de leurs baisers.
Des Trombes, des Cyclones ou des Typhons,
peut-être ? ... Qui sait ? Mais ce sont néanmoins

tous guerriers de la Mer, qui descendent
là-bas, à pas lents, les hauteurs du ciel !
Parfois, elles apparaissent, en un jeu de mirage
suspendues, tels des pendentifs de nuées
formant entre eux des clefs de voûte monstrueuses.

Cependant, les armées de la Mer demeurent invisibles,
tous les chevaux et tous les cavaliers
couchés à plat, dans la fumée submergeante
de leurs haleines. Et dans leurs rangs
crépusculaires, passent les Trombes oscillantes,

Est-ce le vent qui se déchaîne sur la mer ?
Car toute l'étendue verdâtre se hérisse
et s'émiette en écume déchiquetée et bouillonnante.
On dirait une aire grandiose,
toute floconnante de chanvre éparpillé,
qui neige, roule et tourbillonne
sous le vol infatigable de mille fléaux géants.
Non ! Non ! c'est toute l'armée des Vagues blanches

qui sursaute et se dresse sur pieds, en un prodige,
à voir passer les Trombes imposantes dans leurs rangs.
Elles passent hautaines, drapant autour des hanches
leurs voiles fuligineux ou soulevant
dans leurs bras grands ouverts des ténèbres massives.
Leurs bras puissants, aux muscles d'ébène
sont veinulés et courus d'éclairs.
Leurs vives chevelures toutes épinglées de feu,
montent en s'éployant jusqu'au zénith.
si bien que leurs nattes luisantes et bleues
s'enchevêtrent dans les halliers des nuages.
Leurs grands pas s'embarrassent dans la traîne
fastueuse de leurs robes ombreuses et velourées,
qui s'ourlent d'écume blanche
à balayer les gourmettes cliquetantes des Vagues.

Tout à coup le plafond noirâtre des brumes
se disloqua sous la poussée des vents,
se soulevant en cône
de tente immense sur ma tête.

Je vis ensuite s'approfondir une coupole
où de grands vitraux s'ouvrirent à dessein
pour que des clartés fraîches en ruissellassent
vaporeusement. Aussitôt les Armées
apparurent rangées, à perte de vue,
le long des côtes interminables.
Mais une lourde travée de nuages
fléchissants se tassa au loin,
jusqu'à écraser l'arc livide de l'horizon.
Et c'était par-delà des ramures de vapeurs,
comme le seuil d'une tanière
excavée, pleine de pénombres horrifiantes,
où semblaient osciller des têtes hirsutes de démons !

IV

L'ORDRE DE BATAILLE

IV

L'ORDRE DE BATAILLE

Superbement, les Trombes, les Cyclones et les Typhons
drapés dans leurs manteaux fuligineux de guerre,
se disposèrent en s'espaçant,
sur mille rangs symétriques, dont le front
fit angle droit avec l'arc de l'horizon.
Et ce fut comme au fond d'une Asie fabuleuse
la monstrueuse colonnade survivante
d'un temple disparu.
Leurs bras géants courus d'éclairs,

leurs grands bras ouverts, pour soutenir
des blocs d'ombre massive, les Trombes
formaient entre elles des ogives
dont les clefs de voûte, gesticulantes,
supportaient le fronton redoutable de la Nuit.

Les écharpes spiraliques de vapeurs s'amincirent
presque droites, de distance en distance.
Et mon rêve dénombra les forces de la Mer !
Les escadrons trépidants des Vagues écumantes.
rangés, le long des côtes, sur d'innombrables lignes
parallèles à l'horizon, simulaient
des collines vertes, à la file, toutes bosselées
de casques et chevelues de crinières,
qu'un vent meuglant tord, peigne et brosse violemment.

Ce ne fut qu'un instant, car le bouillonnement
s'intensifia jusqu'à sembler immobile.
Une attente tragique pétrifia l'étendue !

Du haut de mille coudées,
je vis s'illuminer à pic sous la falaise,
dans la lumière souple et rénovée,
les arabesques roses des rivages échancrés,
évoluant à l'infini. La coupe des golfes
se dessina graduellement, et leur profondeur
pétilla de sourdes étincelles, comme un creuset
où le métal se métamorphose.
Je vis, au fond des golfes, bouillonner
toute l'arrière-garde, les Vétérans vêtus d'écailles,
se mouvant lourdement en leurs armures,
qui resplendissent tels des quartiers de cristal.

Alors, le long des côtes sinueuses étincelèrent
d'étranges chaînes colossales d'or,
arrondies ça et là en colliers éblouissants
suivant les courbes des rivages.
Les plus lointaines simulaient, dans la buée,
les gradins ensoleillés d'un cirque impérial.
Mais les yeux de mon Rêve reconnurent en un délire

les magnifiques légions des Licornes, rangées
sur des lignes symétriques, le long des plages.

Elles se dressaient à demi, sur leurs jambes de devant,
assises (à la guise des chats) sur leur queue de serpent
squameuse d'or, défiant l'espace
de leur vaste poitrail armé d'éperon noir,
et branlant leur tête d'étalon, couleur de rouille.
Des guerriers puissants, vêtus de toisons fauves,
brandissaient sur elles des épées de granit.
Les Licornes haletaient fougueusement
sous la menace rutilante, en mâchant
leurs gourmettes de plomb.
Et les prunelles braisillaient,
et les naseaux fumaient copieusement.
Et je suivais le déferlement de l'haleine embrasée
qui traversait leur corps monstrueux,
gonflant le poitrail formidable
comme un soufflet de forge, secouant
le grand torse cabré, et d'anneau

en anneau, gagnant la queue d'airain,
pour remonter ensuite, d'un seul coup,
en un sursaut tragique, jusqu'aux mâchoires !...
C'est alors qu'éclatait
le vaste hennissement rauque et saccadé,
où des fracas d'airain se mêlaient
à des bruissements de squames métalliques !

V

LA MER SOUVERAINE

V

LA MER SOUVERAINE

Une forme noire se dessina, grandissante au loin,
qui montait sur l'arc de l'horizon.
Elle se profila comme un dos de baleine
lancée à toute vitesse vers la plage ;
puis elle assuma la forme d'une île entièrement
couverte de forêts, qui allait se hérissant
de plus en plus de clochers noirs, d'obélisques pointus
et de prolixes cheminées, aux fumées volutantes.
Mirage ! Une énorme face anguleuse et olivâtre

sortit toute ruisselante des eaux.
Une face, aux méplats puissants de roches visqueuses,
sous une vaste chevelure liquide
soulevée et jaillissante en auréole noire !
Et cette chevelure bondissant autour d'elle
inondait le ciel ; et c'étaient des torrents
de poix, galopant en amont de l'espace,
et ruisselant à rebours pour remonter leur lit ;
Et mon Rêve reconnut avec effroi,
l'énorme face spongieuse de la Mer Souveraine !
Ses prunelles flambaient en pelotes de phosphore,
dénouant ses regards tels des nœuds de couleuvres,
et sa bouche s'ouvrait en forme de ventouse

La Mer Souveraine se dressa à mi-corps
sur l'horizon ; elle tordit d'un coup de reins
sa croupe saure et gluante de cétacé.
Puis en mouvant ses hanches massives,
la Mer révolutionna, à l'infini des côtes,
l'immense déploiement de ses vastes draperies

de houles, qu'Elle porte attachées à sa taille nue,
comme une traîne somptueuse.
Et toute la draperie des eaux mouvantes
bouillonna, gorgée d'épées, d'éclairs et de cuirasses.

La Mer Souveraine planta droit dans les abîmes
ses bras géants de fumées jaunes, ses bras
tout musclés de tourbillonnnants boas.
Et cambrée, soutenant sur ses poings
son corps de Titan, les seins glauques
pointés en avant. Elle secoua
sur l'horizon sa croupe luisante et sculptée
continuellement par le déchaînement des nerfs.

Toute sa croupe colossale et mouvante parut,
dont la surface s'effrangeait sans cesse,
sinueuse, ondoyante et prête à se dissoudre.
Et ses hanches arrondies démesurément
déferlaient sur l'horizon,
ainsi qu'une montagne qui s'écroule.

La Mer Souveraine tendit en avant
le losange de sa face spongieuse
dont les orbites sont pareilles à des trous
de serpents, sous le jaillissement noirâtre
de la vaste chevelure bondissante
qui par instants la submergeait complètement.
Mais elle apparaissait énorme et fatidique
de nouveau, et toujours, la grande Face
olivâtre et ruisselante !...
Or donc, comme Elle ouvrit soudain toutes grandes
ses mâchoires délabrées,
le couchant écarlate flamba
dans son vaste gosier d'airain :
« Aux armes ! Aux armes ! hurla-t-elle. Et debout !
En avant ! A l'assaut des Étoiles ! »

D'un grand geste, la Mer Souveraine emprisonna
dans son poing de fer toute la masse irradiante
et floche des rênes, que les cavaleries des Vagues
traînent derrière elles.

Et sur cent lieues de côtes sinueuses
l'immensurable armée parut bridée
et sursautante au bout des courroies innombrables
que la Mer férocement empoignait.
Les Trombes alignées contemplaient le spectacle,
très loin, là-bas, sur leur front de colonnade,
formant un angle droit avec l'arc de l'horizon.
Les courroies s'irradiant
jusqu'aux pieds de la falaise, s'effrangeaient d'écume
et dansaient pesamment, au large,
comme de longues scies d'argent,
sur les casques et les crinières des escadrons lointains
qui montent jusqu'au ventre de la Mer Souveraine.
A mes pieds sous la falaise,
toutes dressées sur leurs queues squameuses d'or,
les Licornes crachèrent leur colère vociférante
et leur bave sanglante, l'une après l'autre,
comme un long feu de file.
Haussées de toute la longueur de leur corps,
elles tendaient en avant leur tête d'étalon

sauvage, leur gueule rouge éclatée de rage
sous les tiraillements des rênes violentes.
Elles dardaient, contre la Mer, leur langue,
comme une flamme farouche que le vent couche
et rue en avant.
Sur le nœud de leur queue,
les Licornes se dressèrent géantes,
récalcitrantes, arquant leur croupe d'épouvante.

Tendues en arrière, elles menaçaient l'infini
avec leurs pattes formidables de devant,
brandies ainsi que des harpons,
sur leur poitrail vaste armé d'un éperon.
Tels, les Chevaux de marbre qui s'avancent,
menaçants et symétriques,
levant tous à la fois leurs pattes droites,
sur les frises des Ninives mortes !

Et la grande bouche rouge de la Mer cria
sur l'échevèlement des cavaleries ameutées :

« Je vous commande de vous trancher en deux armées !
Tous les escadrons des Vagues en avant !
Entassez-vous les unes sur les autres ! Je le veux !
Je vous impose un suicide glorieux !
Vous formerez de votre grande masse inerte
une montagne colossale, que les Houles,
les Licornes et tous mes Vétérans graviront
jusqu'au faîte, pour atteindre et défoncer
les murailles de l'Infini ! Je le veux !
Les Houles, en avant ! Piquez, les Licornes !
Trombes, Typhons, en avant !
Cernez les armées que je sacrifie, entassez-les,
culbutez de force les légions, amoncelez
escadron sur escadron, jusqu'au Zénith !

« Et vous, mes filles, ô mes jeunes guerrières,
en avant ! au galop, portez mes ordres
jusqu'aux confins vaporeux de mes armées !
O mes filles, jeunes guerrières, ordonnez aux Cyclones
de se ranger sur leur front de bataille et d'attendre.

L'heure viendra pour eux de fouiller mes abîmes
et de hisser très haut entre leurs bras
des pyramides de cadavres phosphorescents !
L'heure viendra où les Cyclones lanceront
tous mes projectiles aux murailles de l'Infini !

VI

LES CHEVALIÈRES DE LA MER

VI

LES CHEVALIÈRES DE LA MER

Les Chevalières de la Mer s'élancèrent aussitôt
de toutes les plages, vers les miroitements du large,
et c'étaient, très loin, hors des golfes brumeux,
comme de fines secousses d'or sur les flots.
Et c'était plus loin encore un poudroiement
de perles roses fuyant sur l'étendue des eaux.
Les Filles de la Mer passèrent sous la falaise,
rangées sur de longues lignes ondulées,
galopant par cavalcades harmonieuses

et désinvoltes, ainsi que d'élégantes amazones,
sur leurs cavales bleues aux gourmettes argentines.
Voici qu'elles s'approchent et je les vois s'abandonner
sur l'encolure, en des cadences vaporeuses,
avec des nonchaloirs effumés de mandolines !...
Je vois leur taille fléchissante
gaînée de peluche verte,
sous leur manteau en coup de vent, encore trempé de lune
depuis la nuit dernière,
et leur visage de nacre tout lavé d'embrun,
sous le chignon doré qui balance
une plume d'autruche.

Hélas, les jolies guerrières ont disparu !
par enchantement. Où sont-elles, où sont-elles ?
Ah ! les voilà qui s'estompent dans la brume !
Très loin, leurs derniers rangs se faufilent
parmi des boucles de poussière et d'écume,
entre les rangs majestueux des Trombes, qui demeurent
figées en attendant des ordres !

Aussitôt les Trombes oscillèrent lourdement
en commençant à tourner sur elles-mêmes,
toutes secouées de frissons rudes, en la poussée
giratoire qui grandit. Les unes, blanchâtres
et crayeuses, se glissent avec agilité,
bifurquant leur base en pattes de héron ;
leurs énormes sandales de fer ont des fracas
tonnants et bruissants de chariots disloqués
sur la pierraille des terrains éboulés.
Le premier rang des Trombes opère un mouvement
de conversion, pour laisser passer
le second rang, formé de Trombes plus pesantes.

Et ce sont de trépidantes colonnes torses,
qui s'avancent en tournoyant
et s'enroulant en leurs longs voiles de deuil,
tels des chênes morts en leurs traînes de feuilles mortes.
Leur tête lasse sous le poids des chevelures
tourbillonnantes et pouilleuses de phosphore,
les Trombes chancellent avec des râles véhéments

qui gonflent de fuligine leur poitrine large,
et leurs beaux seins joufflus telles des faces d'ange nègre,
leurs beaux seins plus succulents et noirs
que les grappes fabuleuses de la Terre Promise.

Plus lentement encore, s'avança
le troisième rang des Trombes. Et c'étaient
des vieilles guerrières à forme herculéenne,
qui traînassaient de nombreuses mamelles,
plus lourdes que des chaînes
sur leur panse verdâtre, en chavirant
à tout moment dans le remous
de leurs chevelures immensurables d'or.
Elles marchaient, leur échine voûtée
sous le poids des ténèbres, ainsi que des mendiants
sous le faix des ramées, montrant ça et là
des nudités d'ivoire et de portor
parmi leurs haillons pourris de fuligine.

VII

LE SUICIDE D'UNE ARMÉE

VII

LE SUICIDE D'UNE ARMÉE

Ses bras géants plantés dans les abîmes,
la Mer Souveraine
se penchait à mi-corps sur l'horizon,
pour surveiller le mouvement de ses armées.
L'énorme losange de sa face olivâtre
planait très haut, encombrant le ciel,
et sa noire chevelure torrentielle
inondait le Zénith.
En un grand éclat de rire plein de morgue solaire,

la Mer Souveraine ouvrit sa bouche colossale,
où fumait le carnage du couchant, et cria :
« En avant ! »
Lentement aussitôt les Trombes s'avancèrent ;
joignant les bouts de leurs trois rangs interminables,
elles formèrent une vaste colonnade circulaire
qui allait se resserrant sur les armées condamnées.
O désespoir des escadrons sacrifiés !
O l'effrayant suicide d'une armée entière,
qui lentement voyait se boucler autour d'elle,
la ceinture mortelle, la ronde véhémente
et monstrueuse des Trombes alignées !

De tous les coins de l'horizon, les escadrons des Vagues
tournaient bride et convergeaient vers le centre.
Leur galop s'affolait jusqu'à la frénésie,
leurs pattes convulsives frappaient le sol
en une grandissante précipitation,
si bien que les sabots effrénés battaient la charge
sur les tambours sonores des terrains.

C'était le froissement du vent infatigable
empoignant au hasard ses brosses meurtrières
de fer, pour étriller, à grande eau, dans la boue,
jusqu'au sang, les flancs nerveux des Vagues hennissantes.
C'était le fracas tonnant et la stridence
vertigineuse d'un million de marteaux sur l'enclume,
tous les marteaux déchaînés d'un chantier
à la veille électrisante d'un combat naval.
Les rangs se resserraient toujours, les chevaux se mordaient,
l'un à l'autre, la croupe et la crinière.
Entre le rang des Vagues, le sol fuyait
comme l'eau noire, un sol vitreux jaunâtre et mâché,
tout feutré de vipères et d'herbes irritées,
tout inondé de bave rousse et de fiel.
Et par instants la chevauchée
piquait la tête en des mares de sang !

Tout à coup un abîme se creusa,
devant le premier rang, qui s'ébroua trop tard,
tombant au fond du gouffre, comme les pans

d'une ruine, en un fracassement
de pattes et de naseaux, et la chute fut rapide,
et, néanmoins, le second rang escalada
le premier, de toute sa vitesse,
et sur l'informe monceau de vagues écrasées,
se précipitèrent d'autres escadrons, écumants,
toutes leurs épées brandies au ciel,
comme les dents d'un colossal peigne d'or.
Rangs sur rangs, avec de grands sursauts
rutilants de serpents prodigieux !
Et les cavales s'abattaient à plat ventre
dans un râle ! O sinistre effondrement d'armées !
Car par derrière, d'autres cavaleries de Vagues,
lancées à fond de train et se sentant perdues,
se cabraient jusqu'au ciel, avec des girations
terrifiantes sur elles-mêmes. Mille sabots
creusant le vide par saccades, mille naseaux révulsés
crachant le sang sous le tiraillement de l'ébrillade !
Et les lourds cavaliers, crêtés de flammes,
hissés très haut, se démenaient, gesticulant,

leurs bouches éclatées, crachant leur âme, en un délire.
A droite à gauche, des cavales débandées
désarçonnaient leurs cavaliers, en se dressant
toutes ruisselantes et vêtues de leurs crinières
neigeuses, tels des fantômes long-voilés de brume,
au clair de lune !

Mais d'autres légions de Vagues, lancées
sur les premières, escaladèrent l'entassement
et tombèrent, au delà, très loin,
de toute leur vitesse, accélérée par le tremplin,
en de mirobolants jaillissements d'écume
et d'éclatantes auréoles de sang.

C'est ainsi que les naseaux et les crânes, par monceaux,
furent broyés, réduits en pâte molle et déferlante.

Je vis alors deux escadrons de Vagues se jeter
l'un sur l'autre, butant leurs fronts d'acier, tous leurs poitrails
défoncés et béants, tous les ventres des montures

lampassés de boyaux rouges.
Leurs corpulences frénétiques s'accouplèrent
férocement en un grand rut de haine...
parmi les coudoiements tragiques,
les violentes rebuffades,
les frottements explosifs des brassards
et les lourds tintamarres des armures brisées.
La fougue, la démence et le han de leurs poitrines
infatigables s'exaspérèrent si violemment
que l'écume et la bave couvrirent le sang ;
et les rangs enlacés diaboliquement
roulèrent de culbute en culbute
par écheveaux et par volutes énormes,
pareils aux tourbillons blanchâtres
d'un ouragan de neige ! Si bien que les cuirasses,
les corps sanguinolents, les épées rouges émiettées
se confondirent glorieusement
en une gerbe de vapeur colossale,
dont le panache balaya le Zénith.

Et c'était dans le grand cercle des Trombes fatidiques,
sous la menace de leurs bras monstrueux de fumée,
une vendange forcenée, un pressoir fabuleux,
où des vignes de sang, d'écume et de phosphore
giclaient, en vomissant la flamme,
sous le piétinement d'une gigue infernale.
Mille démons s'accouplaient dans la cuve
et la cuve fumait comme la bouche d'un volcan !

Par instants, des éclairs, des rayons, des dragonnes,
fulgurantes, brandis par des bras démesurés
(bras de Trombes ou de Cyclones ?)
plongeaient dans la mêlée grandissante.
Et sur la bousculade éclatait aussitôt
un effrayant tonnerre de cuirasses sonnantes.
On eût dit la lutte éblouissante
de mille gigantesques hérissons d'or.
Et dans les pauses illuminantes du combat,
au flamboiement instantané d'une épée tournoyante,
je voyais de grandes Vagues s'écrouler

toutes piétinées, les os rompus, s'étalant
sur des grils braisillants d'éclairs,
suppliciées !

Ciel ! comme elles révulsent leurs prunelles
attisées d'extase, tout en soulevant
leurs grands corps pantelants que râcle
un spasme d'ombre ! Regardez comme les vents
tortionnent atrocement les Vagues éventrées
et leur mâchent à belles dents les joues tuméfiées !

Cependant, l'ouragan appliquait l'estrapade
à de jeunes cavaliers glauques, dont le torse
souple et nu semblait presque liquide,
et qui tendaient au ciel des purs visages de lapis.

O grande Mer Souveraine, ayez pitié
des Vagues lamentables qui tombent sous les verges
implacables des éclairs ! ayez pitié
de leur souffrante chair que taillade le vent,
ayez pitié des Vagues, qui se meurent

inconsolables, avec des larmes d'or
sur leurs visages fardés de ténèbres !

Et toujours et quand-même les puissants escadrons
s'abattaient l'un sur l'autre, s'entassant
par talus énormes. Des troupeaux entiers
de cavales écrasées se liquéfièrent
sous leurs pesants caparaçons de plomb.
Et l'on voyait, de toutes parts, des Vagues gigantesques
s'ébrouer en se cabrant et retomber balourdes
avec la pesanteur des meules, avec
des agenouillements de colosses d'airain.
Par contre-coup subit, des jaillissements
fastueux d'écume en auréoles folles,
des gerbes et des broussailles de crinières,
et des cascades sanguinolentes de cadavres
charriant des ferrailles guerrières !

Et dans le grand cercle noir et menaçant de Trombes,
qui allait resserrant sa ronde fantômale,

parmi la colonnade oscillante de leurs corps
ténébreux, sous la vengeance imminente
de leurs bras tors de fumée jaune,
toute l'immensité des eaux se cabra.
Tout le vaste horizon circulaire des Vagues
délirantes, tout l'horizon monotone dont la courbe
se continue, très loin, dans la ligne sinueuse
des rivages, sursauta, bondit et se gonfla
monstrueusement,
bombant un dos immensurable
dentelé, crénelé, fourchu d'écume jaillissante.
Désespérés, mille bras de nacre et de bitume
battaient l'air ! Mille corps culbutés
en plein ciel par pelotes tourbillonnantes !
Innombrables, les épées, les lances treillissaient
l'espace, enchevêtrées ! Mille crânes lancés
en mitraille, parmi la forêt des chevelures
que l'ouragan torsionne !

Or lentement, l'entassement des armées broyées

durcit si bien sa croupe de baleine,
que je crus voir la carapace
d'une colossale tortue, toute bossuée de métaux.

Et dans le cercle fatidique des Trombes
bardées de fer, en leurs manteaux de fuligine,
la montagne fantastique se dessina.

Son profil déferlant de cétacé se figea
sous les somnolentes chevelures des Trombes,
qui blondissaient vaguement, au sourire jaune
du Soir mourant inconsolable, entre les mâchoires
vociférantes et fumeuses de la Mer Souveraine.

Car la Mer Souveraine a haussé
son grand torse de Titan, plus haut que la montagne,
ses mamelles bombées ainsi que des coupoles !
La haine arrondit le losange olivâtre
de sa face tuméfiée ourlée de fange.
Et la marée démente de sa noire chevelure

assaille fougueusement le ciel qui déferle
en laves violettes, comme le flanc d'un volcan.
A droite, à gauche de la montagne,
un poudroiement de perles irisées gaze
les profondeurs de l'horizon, cependant
que la Mer Souveraine hurle :

« Encor, encor plus haut ! Entassez légions sur légions,
troupeaux sur troupeaux, jusqu'au zénith !
Je veux que tout soit écrasé pour que la rampe
soit formée, qui conduira mes armées
sous les créneaux étincelants de l'Infini.
Plus haut ! Encore plus haut ! Jusqu'aux Étoiles ?
Les voyez-vous ? Les Étoiles adamantines
s'accoudent flexueusement aux murailles
de métal éblouissant ! Là-haut !
sur la tourelle cramoisie ! Voici qu'elles se penchent
aux créneaux colorés de cinabre.
Regardez ! Regardez ! Voyez-vous, par delà
les murailles et très haut, le Donjon suprême

dont la nacre tressaille, et ses deux tours d'agate ?
C'est là ! C'est là que nous monterons !
pour mordre au cœur des Étoiles
et nous soûler de leur sang écarlate ! »

De toutes parts, d'Orient et d'Occident,
par les vallonnements de l'horizon marin,
montaient, trépidantes et gesticulantes,
des légions de Trombes, agiles et corselées de flamme
leurs grands bras noyés dans l'effusion des chevelures.

VIII

LA RÉBELLION DES LICORNES

VIII

LA RÉBELLION DES LICORNES

« Holahé ! Holahoo !
Stridionla ! Stridionla ! Stridionlaire !
Les Licornes, en avant ! au galop ! »

A mille coudées, à pic, sous les falaises,
une détonation formidable ébranla
l'entonnoir de la crique profonde.
Les vieilles roches bedonnantes, assises en cercle
à croppetons, sursautèrent sur leurs sièges moussus.

Couché à plat sur le bord de la falaïse,
accoudé sur l'arête vive, je voyais dans le gouffre,
se mouvoir, à pas pesants, les Vétérans de la Mer,
lourdes vagues sablonneuses, dont la croupe est moirée
de pourriture et dont le ventre est étoilé
par la gangrène livide des blessures.
Les unes avaient le torse embreloqué de gemmes
d'autres portaient en sautoir des coquillages,
pour amulettes. De ci de là, roulant les hanches,
à pas pesants, elles traquaient les Licornes,
pour les chasser au large vers la montagne
des Vagues assassinées. Et les Licornes
irritées, récalcitrantes, se cabraient
toutes grandes sur le nœud rutilant de leur queue,
hurlant leur épouvante et leur rage
et fouettant l'air de leurs rênes rompues.
Mais les Vétérans de la Mer, enchevêtrant
leurs gestes lourds dans l'écume sénile
des chevelures, s'étaient rangés
en cercle pour les cerner ;

et brandissant leurs épées qui sont pliantes
comme des serpents rigides, ils enfournèrent
au fond de la crique, les Licornes rebelles
qui fuyaient, en agitant
convulsivement les anneaux de leurs corps métalliques.

Or donc, se sentant perdues, les Licornes
s'entassèrent les unes sur les autres,
s'amoncelèrent sur leurs queues enroulées,
volumineusement, en des échafaudages
monstrueux, pour fuir en grimpant
sur la falaise ! Les unes se superposaient
en s'aplatissant contre la paroi
des roches, et leurs anneaux squamés,
qui scintillaient en ondulant, simulaient
par instants des Croisés légendaires
grimpant à la file, agiles, sous l'abri des boucliers,
par de mouvantes échelles, à l'assaut
d'une fantastique Jérusalem.
Mais les Vétérans de la Mer, les grandes Vagues

sablonneuses les harcelaient quand même
et toujours, les sabrant à grands coups
de leurs dragonnes d'or, sciant leur dos
ou défonçant leurs poitrails.
Et les lames fulgurantes tonnaient parfois,
manquant leurs coups sur la pierre
avec un fracas de marteaux sur l'enclume.

D'autres Licornes toutes hérissées de crocs
et coruscantes d'étoiles de mer, mais plus souples,
se sentant acculées aux pieds de la falaise,
d'un seul bond s'étagèrent l'une sur l'autre,
en guise de tortue romaine, bouclier sur bouclier,
si bien qu'une d'entre elles mordit
gloutonnement entre ses mâchoires de fer
l'arête vive de la roche, tout près de moi,
en soufflant par torrents sa bave crépitante.

Mais aussitôt les Vétérans
s'élancèrent fougueusement sur les Licornes,

les enlaçant par derrière
à bras le corps, dans l'étau de leurs muscles
puissants ; les Licornes, terrorisées
et râlantes, retombaient massivement,
leurs crinières pêle-mêle avec les chevelures
tourbillonnantes des Vagues.
Cascades torrentielles d'or et d'écume impure que le vent
des haleines brûlantes gonfle
incessamment ! Et l'infernal fracas
chauffait au rouge ardent l'atmosphère,
tellement que la crique et sa bouillie jaunâtre
devint pour moi, tout à coup,
une fournaise de volcan
où s'écroulaient des pyramides.

Par miracle, durant l'espace d'un instant,
la plus haute des Licornes demeura suspendue,
ses mâchoires mordant l'arête de la roche,
tout près de moi, et son corps annelé d'or
volutant dans le vide ; puis lâchant prise

elle retomba dans le tas.

. . . . . .

Voici que les Vétérans de la Mer redressent,
sur leurs pieds énormes et chaussés de peau de phoque,
leur croupe gluante et sablonneuse.
Ils soulèvent leur face ronde d'éponge fumante,
haletants, fourbus, mais satisfaits
sous le déferlement des glorieuses chevelures.
« Les Licornes sont domptées ! Hurrah ! »

Car les voyez-vous, comme elles fuient
vers le large ? Les Licornes s'entassent au goulet
de la crique, elles décapent sur la droite !
Regardez combien fulgurent leurs queues trépidantes !
Elles girent au vent leurs têtes cuivreuses
pareilles à des lampes de mosquée.
On dirait de frétillantes arabesques d'or,
là-bas, qui se faufilent, dans les rangs
fuligineux des Trombes. Ce sont les Licornes
qui s'écrasent confusément sur les flancs

de la montagne, en tas. Regardez : toutes leurs squames
volent en éclats d'or. Regardez :
des soubresauts furieux secouent
l'amoncellement des armées broyées,
telle une pieuvre fantastique,
ocellée de ventouses et luisante d'écailles,
sur d'innombrables tentacules de fumée.
Tout au fond de la crique, des Vétérans,
en un retour d'ivresse forcenée,
s'amusent à dégonder les roches en plantant
dans les fentes leurs épées, qu'ils font jouer
ainsi que des leviers,
cependant que d'autres, moins alertes,
se prennent à nettoyer leurs crocs sanguinolents
et leurs tenailles étrangleuses ;
Holahé ! Holahoo ! Stridionla Stridionlaire !
cependant que d'autres Vétérans,
le crâne embroussaillé d'écume millénaire,
aiguisent, avec un lourd balancement

d'avant en arrière, leurs coutelas recourbés
qui reluisent sur l'arête brune des pierres
comme de clairs croissants de lune.
Stridionla, Stridionla, Stridionlaire !

IX

LES VÉTÉRANS DE LA MER SOUVERAINE

IX

LES VÉTÉRANS DE LA MER SOUVERAINE

Je suivis l'arête des falaises
qui surplombent la mer, et dépassant
un promontoire, j'atteignis les hauteurs
supérieures de la côte d'où l'on domine
la coupe entière d'un golfe immense.

Et je vis les grandes Houles avachies et pareilles
à d'énormes limaces brunes, qui refusaient

d'obéir à la Mer Souveraine, en demeurant
tapies à l'ombre des falaises, au ras des grottes
profondes, qui rotent et qui ronflent,
avec leurs longs glouglous loquaces de bouteilles.
Les Houles hochaient leur tête ébouriffée
de goëmons, humant l'air de leur gueule
aux lèvres trépidantes et baveuses.
Elles se coulaient parfois hors des tanières,
sur leurs pieds palmés en traînant, au ras du sable,
entre les roches, leurs panses verdâtres et floches,
pleines de borborygmes sourds dont ronronnent
les échos d'alentour.

Mais soudain un fracas bondissant
de plage en plage, fracas d'épées et de piaffe sonore,
les fit trembler et reculer d'effroi.
Toutes, couchées à plat entre les roches,
elles poussèrent longtemps, longtemps,
des hurlements rauques de chacals.

Cependant, je contemplais au loin, au fond du golfe,
de blanches cavaleries trempées d'azur. C'étaient
les Vétérans de la Mer, cuirassés d'émeraudes,
campés dedans leurs étriers et penchés sur l'encolure
bouillonnante d'écume.
Elles piaffaient, leurs cavales, dont les ventres impurs,
tout à la fois nerveux et flasques, ont les frissons
tragiques des corbeilles pleines de serpents.
Il y eut un répit sinistre, une pause
où le silence déferla tout-puissant
comme un manteau de plomb.

Un instant, les Vétérans apparurent immobiles,
si bien que les Houles leurrées glissèrent
lentement sur leurs pieds veloutés et gluants,
traînant leurs carapaces de coquillages
toutes guillochées d'algues et de varech.
Elles soufflaient péniblement leurs râles de fatigue,
d'une haleine crissante, fleurant le sel et le miel rance.

« Hola hé ! Holohoo ! Hurrah !! »
hurlèrent au fond du golfe les Vétérans
insurgés tout à coup... Les voyez-vous
comme ils semblent galoper à même sur les globes roulants
de poudre blanche que soulèvent
leurs montures invisibles lancées à toute vitesse ?
Certes, les Houles sentirent sur leurs têtes
crouler en avalanche la chevauchée des Vétérans,
mais ne la virent pas !
Certes, les Houles ne purent contempler
les trognes des soudards que le soir enlumine,
ni les torses couchés à plat sur l'encolure,
ni les milliers de bras allongés en reptiles,
ni les flancs des cavales,
pleins de muscles déchaînés qui dansent
telles des flammes fouettées par l'ouragan !
Car plus vite que leur image même,
les Vétérans tombèrent sur les Houles,
espadonnant, criblant et hachant
dans le tas, si bien que le troupeau

épouvanté, prit la fuite vers le large, au galop,
en déployant comme un noir éventail sur les eaux.

Seules, deux Houles rebelles acceptèrent
le combat, et se dressant d'un bond
de toute leur hauteur titanique,
elles pensèrent écraser les Vétérans sous leurs poids ;
mais ceux-ci, plus avisés et plus agiles
que des clowns, leur fourragèrent la panse
à coups de lance, puis d'un bond se jetèrent en arrière,
tandis que les Houles frappées de mort
trébuchaient massivement, comme de grandes soûlardes,
et tombaient à plat, les bras ouverts,
avec un bruit d'éboulement,
émiettant leurs os en cascades pulvérulentes.

Si bien que le grand golfe muré de falaises
sonores, détona ainsi qu'une carrière.
Aussitôt un ordre invisible fut donné,
car les Vétérans parurent rangés par enchantement,

en droite ligne, sous les falaises.
Et brandissant leurs épées d'un seul geste,
couchant leur torse, enfouissant leurs têtes
dans les crinières ondoyantes ,
ils chargèrent les Houles innombrables,
dont on voyait les croupes pommelées de feu,
fuir, au large, et converger vers la montagne
des armées broyées, que les Trombes cernent
de mouvantes et sombres cariatides.

Les Houles galopaient pesamment,
tournant de ci de là leurs têtes bulbeuses
et safranées, pour chercher des repaires.
Au large, les Vétérans égrenaient leurs rangs
lancés à toute vitesse : on eût dit des milliers
de pelotes noires, bondissant sur un pavé immense.
Je vis alors des Houles noires
moins lourdes que les autres, sournoisement
sauter par-dessus la blanche chevauchée

des Vétérans et s'élancer vers la plage.
Elles semblaient au loin agiter des mouchoirs blancs
ainsi que des pleureuses arabes aux funérailles,
car j'entendais bien les longs houhous funèbres,
que les pleureuses font, en agitant
leurs doigts nerveux dans leur bouche fermée.

Je vis ces Houles noires et déhanchées
branler leurs têtes floches et crêpues, et gambader
de roche en roche, tout en cabriolant avec adresse,
tels d'agiles bateleurs nègres.

Longtemps, les petites Houles se promenèrent
à la file, presque nues, sur l'arête des falaises,
riant de tout leur rire de braise pétillante,
tout en jonglant avec des poissons morts et des anguilles.
Leurs essors et leurs bonds jusqu'aux nues,
étaient tels que l'une d'elles, en perdant l'équilibre,

entraîna toutes les autres dans sa chute,
en un fracassement d'os et de cervelles
dont il gicla, jusqu'au ciel, très longtemps,
de la bave et des sanglots noirs
d'hyènes en rut.

X

LA MONTAGNE FATIDIQUE

X

LA MONTAGNE FATIDIQUE

Sous le grand ciel capitonné d'étoupe vermillonne,
et comme illuminé par un vaste embrasement,
supérieur, la Mer Souveraine
descendait à pas lents des gradins invisibles
par delà l'horizon. Déjà sa silhouette
molle et crêtelée se liquéfiait
dans les brumes verdelettes qui l'estompent,
et sa face losangée, couleur d'olive,

tournait aux teintes rouillées et moisies
des momies éternelles.

Un crépuscule jaune et flétri de caveau
trempait le gigantesque entassement d'armées broyées
L'on voyait au loin la croupe de la montagne grise
avec l'irradiation de ses arêtes déclinantes
et leurs assises formidables, s'appuyant
sur la colonnade cyclopéenne des Trombes.
Les Trombes rangées en cercle la soutenaient
d'une poussée véhémente, entre leurs bras
noués en chaîne immense de fumée jaune.
Et sur leurs pieds la Nuit bavait des coulées d'ombre,
absorbant et brouillant les apparences,
léchant à même la lumière, de sa langue brune,
parmi son incessante salivation
d'écume noire.

De rafale en rafale la Montagne fatidique
vacillait tout au fond du cauchemar crépusculaire,

comme une cathédrale bâtie par des Titans ;
si bien que tout à coup les Trombes m'apparurent,
s'élancer de ci de là, pour la soutenir,
telle une tourbe gesticulante
de cariatides enfumées et d'arcs-boutants de pierre,
se ruant à l'appui des façades croulantes.
Leurs bras ouverts, leurs mains à plat sur les murailles,
leur dos plié, devenu ogival,
leur tête enfouie dans les rides granitiques,
les Trombes étreignaient la cathédrale monstrueuse,
et leurs majestueuses chevelures,
revêtant les parois de brouillards,
palpitaient, en cadence, de minute en minute,
ainsi que des soufflets de forge
aux hans fougueux de leurs poitrines !

Néanmoins, en plein ciel, émergeant
hors des fumées hallucinantes de mon Rêve,
la cime de la montagne apparut
éblouie, sculptée en plateau déclive

et tout dallé de nacre lunaire !
Et ce plateau lointain, qu'on eût dit
assouvi d'extase sereine et de silence,
se dressait comme un hôtel druidique
très haut, effleurant le Zénith.
Sur la droite et sur la gauche, à mille encablures,
de la montagne cernée de Trombes,
deux rangs de Cyclones géants, attendaient immobiles,
leurs grands bras soulevés, porteurs d'avalanches noires.
Or lentement, leurs chevelures bitumeuses
enjambèrent l'espace pour s'unir
aux chevelures blondissantes des Trombes,
en formant des arches prodigieuses sur les eaux.
C'est ainsi qu'à droite et à gauche de la montagne,
s'approfondirent deux nefs immenses,
aux innombrables clefs de voûte tortueuses,
où s'encadraient bien loin les bandes sulfureuses
de l'horizon.

Devant moi, aux pieds de la falaise,

suivant la courbe des rivages,
se déroulaient les puissants escadrons des Vagues
crépusculaires, plaqués et bosselés
de cuirasses fulgurantes, touffus d'épées
au clair et de crinières déferlantes.
Silhouettes de guerriers aux panaches d'écume,
campés droits sur des cavales transparentes
qui jouaient des effets de lampes merveilleuses !
Silhouettes emmitouflées dans leurs manteaux de suie
luisante ! Silhouettes drapées de calcaires
et de sels étincelants !

Toutes déployées grandiosement, en mon rêve,
et prêtes à l'assaut, les armées survivantes
de la Mer Souveraine sursautaient,
parallèles aux rivages,
parmi l'empouacrement taciturne de l'ombre,
tels d'immenses et fabuleux serpents
dont les squames lumerollent.
Un grand cri délabra l'espace.

Émeutes ! Rébellion de Vagues folles ! Qui sait ?
Car l'on voyait au bout des promontoires
des échauffourées noires de vautours,
des palpitements d'ailes exténuées,
Et par instants les grands essors d'un aigle
(une Vague peut-être ?)
ouvrant son envergure noire
sur la tige véhémente de son vol,
et retombant tout à coup comme une sombre fleur
fauchée par une lame invisible.

XI

LES VENTS DÉMENTS

XI

LES VENTS DÉMENTS

— « Hola ! Hola ! les Vents de haine et de folie !
En avant, les Vents porteurs de fronde ! En avant !
Accourez de toutes parts, au galop ! Hâtez-vous
de creuser, dans la montagne de mes armées
assassinées, la rampe miraculeuse,
pour que tous mes escadrons survivants
escaladent le ciel, en sabrant les Étoiles ! »

C'était la Mer Souveraine qui beuglait

aux pleins poumons de ses abîmes,
son lourd commandement ;
la Mer Souveraine, énorme silhouette violâtre,
se dissolvait au loin, en descendant
à pas lents l'autre versant invisible
de l'horizon marin.
L'instant fut tragique d'effroi et de silence
sur le vaste déploiement d'armées !
D'où vont-ils s'élancer, les frondeurs redoutables ?
Que vont-ils faire ? Le silence bâillonnait l'étendue.

Seul, d'instant en instant, aux pieds de la falaise
l'on entendait le bruit sucé des roches
gloutonnes, qui avalent leurs grandes goulées d'eau.
Et c'étaient comme des râles de blessés,
sur un champ de bataille.

Soudain, à droite, à gauche de l'énorme montagne,
dans les renfoncements du ciel, sous les voûtes que forment
les chevelures entrelacées des Trombes

et des Cyclones, roula une tonnante
bousculade de sons et de ronrons.
Quelque part, très loin, des clefs colossales
tombèrent et retombèrent sur des armures de fer.
Des herses bruissantes détonnèrent sur les dalles
sonores d'un manoir, là-bas, où clignotaient
des lampes sulfureuses de geôliers !
Et lourdement des portes sursautèrent par saccades
sur leurs gonds, avec fracas !
Et j'entendis de violents desserrements de vis
stridentes et d'aigres sifflements
de vapeurs jaillissantes.

Presqu'aussitôt, un grand remous tordit
la légion des Cyclones, déferlant sur leur front
de bandière. Des arches de chevelures s'écroulèrent.
D'autres se soulevèrent, champignonnant, presque droites
sous le zénith, et je sentis
aux violents ballottements des masses d'air,
que les Vents s'avançaient au galop.

Ils traversèrent, d'un souffle, la colonnade
circulaire des Trombes, pour travailler
à même l'entassement des armées broyées.

— « O mon rêve halluciné,
qu'as-tu à courir ainsi, sur l'arête
ténébreuse des falaises ? Arrête-toi !
Tes gestes délirants enchevêtrent l'horizon !
Que vois-tu ? Que vois-tu encore ?
— « Je vois se déplacer les chevelures des Trombes.
Je vois de grands vides grisâtres s'y former !
Et dans ces vides, se dessinent les corps monstrueux
des Vents. Je vois... leurs corps de colosses
rouler sur eux-mêmes, dans les eaux jaunes et acides,
tels d'énormes fœtus flottant dans un bocal géant !
— « Paix ! Paix, mon Rêve ! arrête-toi !
Ta course démente m'affole et ton râle m'épouvante! »

— « Que vois-tu encore ? »
— « Je vois les corps des Vents s'allonger horriblement
ainsi que des ténias blanchâtres, dans les cheveux des Trombes !

Dieu ! leurs masses informes accouchent lentement
de têtes rondes et crépues et de bras tors
qu'ils dressent jusqu'au Zénith. Ciel ! leurs bouches clappent,
leurs bras s'abattent violemment sur les flancs
de la montagne ! Voici que les Vents s'accroupissent,
les coudes immensément écartés ;
les Vents pétrissent les Vagues broyées
entre leurs larges mains, plus lourdes
que les vantaux des temples Asiatiques !
Ciel ! comme la chair morte des Vagues massacrées
a des élasticités de pâte et de graisse,
sous les énormes pouces frénétiques !
Leurs pouces sont des pilons infatigables !
— « Mon Rêve ! mon beau Rêve halluciné !
Où vas-tu ? Pitié ! Pitié ! Arrête-toi !

J'allais courant aux trousses de mon Rêve,
rappelant à grands cris mon Rêve délirant,
fantôme-hagard, long-vêtu d'or crépusculaire,
qui fuyait, sur l'arête des falaises,

les bras tendus vers la Mer Souveraine.
J'étreignais à deux mains sa traîne d'améthyste,
que des poignards chus des astres épinglaient de haine.
Et l'effroi me tenaillait la gorge, à voir bondir
mon Rêve, par enjambées sauvages, en criant
au bord du gouffre :
— « ...car il faut se hâter pour conquérir
le firmament... pour mordre aux visages adamantins
des Étoiles maudites ! »

Or, cependant, la Nuit soufflait
sur l'étendue ses haleines fuligineuses
embrumant les apparences,
et, parmi les grisailles fignolantes
de l'atmosphère, la rage des Vents croissait,
d'heure en heure, déchaînant au hasard
et multipliant leurs gestes meurtriers.
Par tapées rudes et par bourrées griffantes,
dans les flancs de la montagne sombre,
les Vents excavèrent un ravin profond.

Ils refoulaient à tour de bras la glaise
morte des vagues, et c'étaient sur leurs têtes
des pelletées volantes de pierrailles liquides,
et des mottes d'eau noire pêle-mêle à des fusions
de laque verte et de braise.

En fourrageant dans le charnier gluant,
les Vents tempétueux se teignaient
de phosphore et de soufre, si bien que leurs croupes,
aux volutes colossales, s'ourlaient d'or incandescent,
et les boules roulantes de leurs crânes
charbonnaient volumineusement.

C'est ainsi que les Vents creusèrent,
dans les flancs de la montagne fatidique,
une rampe géante et pareille
au grand lit desséché d'un torrent.

XII

LA NUIT D'ÉBÈNE

XII

LA NUIT D'ÉBÈNE

La Nuit !
Plus haut que la montagne des Vagues entassées,
par-dessus le déploiement des chevelures phosphoreuses,
par-dessus les Cyclones et les Typhons,
la Nuit, comme une Icone formidable d'ébène,
la Nuit emplissant le ciel, ouvrit ses bras,
d'où retombèrent avec lenteur d'immensurables
draperies de ténèbres,
la Nuit, patronne des naufragés,

la Nuit, mère des suicides et des génies,
résuma fougueusement d'un coup de brosse titanique
en deux couleurs, bitume et flamme, la scène de l'espace
avec l'encombrement de ses armées en marche.

Et d'abord, s'estompèrent confusément les Trombes
et les Cyclones, cependant que la rampe
se colorait de pourpre, simulant la balafre
sanglante que le Soleil couchant dessine
sur la face des pyramides baignées
de crépuscule. Et parmi d'insidieuses
pénombres, c'était bien une pyramide
d'eaux cabrées qui lentement se muait
en volcan, avec, de haut en bas,
un prodigieux chemin de laves.

Et les laves chimériques s'avivèrent
de plus en plus, à mesure que la Nuit d'ébène
empouacrait de fuligine
le profil menaçant des Trombes rangées.
Et leurs chevelures ondulantes et torses

de fumée s'incurvaient en ogives concentriques
écrasant la flambée rousse au faîte du volcan,
cependant qu'au bas de la rampe rougeâtre
dans la vive réverbération d'un incendie,
la présence enveloppante d'une armée
crépusculaire en marche terrifiait !...
Mais, par enchantement,
la toiture des nuées éclata sur le faîte,
et des Étoiles flexueuses en leurs voiles palpitants
de pierreries ardentes, s'accoudèrent
aux créneaux étincelants de l'Infini,
avec un nonchaloir de gestes lumineux.
C'est ainsi que les molles Syriennes au teint de magnolias,
dans leur robe de moire bleue, toutes dégrafées,
s'accoudent le soir à leurs terrasses blanches
fleuries de camélias et de verveines,
en cette heure souvenante et parfumée
où la chair rose du ciel a des sueurs amoureuses
et le couchant ruisselle d'ors liquéfiés,
telle une grandiose ruche de miel.

XIII

L'ÉCLAIREUR D'OR

XIII

L'ÉCLAIREUR D'OR

Alors, à droite de la montagne d'eaux amoncelées,
dans le renfoncement de la nef aux voûtes de fumée,
sous les chevelures palpitantes des Trombes,
très loin, sur la bande sulfureuse de l'horizon,
un énorme chevalier tout cuirassé d'or
apparut campé sur un coursier de poix.

C'était l'Éclaireur d'or des armées de la Mer.

Et une grande voix, sa voix d'airain chanta
dans la sublime Immensité :

— « Ah ! vous voilà donc démasquées, Étoiles !
Infâmes courtisanes, aux seins turgides
et lourds et translucides comme deux énormes
gouttes d'ambre ! Entremetteuses divines aux yeux de perles
Jeteuses de maléfices et de charmes mortels ! »

Une, deux, trois fois, l'Éclaireur d'or
dégaîna sa grande épée de flamme,
coupant l'espace d'un vaste éclair éblouissant.
Et parmi sa clarté jaune qui déferle
le profil monstrueux de la montagne
se dessina immense et noir,
avec, à droite, à gauche, de géantes armées de Cyclones,
tournant sur place à toute vitesse,
leurs bras levés, gesticulant en un délire,
ainsi que des ramures giflées par l'ouragan.
Puis les ténèbres emmitouflèrent l'étendue

des eaux tragiques, et la voix formidable
éclata de nouveau par rafales acharnées :

« O sorcières de l'Impossible ! Étoiles !
Prometteuses de néant ! Vous voilà donc devant moi !
à la portée de ma vengeance ! O ma joie !
Oh ! que je savoure l'ivresse effrénée
de cracher sur vos visages augustes !
La victoire est certaine, sachez-le !
La victoire est à nous. Nous serons dix millions
de Vagues à l'assaut de vos murailles de métal ! »

Fougueusement, dix fois, vingt fois, mille fois,
à toute vélocité, l'Éclaireur de la Mer Souveraine
dégaîna sa grande épée de flamme à l'infini.
Et, très haut, sur le faîte de la montagne cimentée
par des torrents de haine, très haut, au bout de la rampe,
étincela une citadelle aux tourelles d'ivoire,
et les dents rouges d'innombrables créneaux,
et des murailles de soufre s'étageant en plein ciel,

et au delà, encore plus haut, se déployaient
toutes les armées fulgurantes des Voies Lactées,
avec la plénitude heureuse et la paresse
d'un fleuve de lumière serpentant dans l'infini.

A droite, à gauche de la morne montagne,
sur les moutonnantes armées de la Mer
Souveraine, Cyclones, Typhons et Trombes,
les uns, haillonneux, à demi nus,
tous crêtelés de flammes et d'ailes jaunes,
les autres, solennels et drapés
en leurs bouffants manteaux de crêpe,
ployaient leur torse gigantesque, en fourrageant
les eaux, l'un après l'autre,
de leurs bras prolixes et mous comme des boyaux.
Par instant, des Cyclones redressaient
lentement leur taille, avec des torsions
déferlantes de croupe, en soulevant hors des eaux,
au bout de leurs grands bras tendus comme des câbles,
des masses pyramidales et grenues de phosphore !

« Ce sont des pyramides incandescentes de cadavres
que les Cyclones soulèvent et brandissent
contre vous, Étoiles à jamais maudites !
Ce sont les cadavres pétrifiés de vos amants,
qui sont morts d'avoir bu
votre baiser empoisonné !
Oui, maudits ! mille fois maudits,
vos visages d'amour et d'amertume, Étoiles,
et vos prunelles pleines de regards illusoires
de nos maîtresses perfides !
Je les oindrai de nos crachats verdâtres qui fument,
vos visages trempés de fausses larmes,
et fardés d'éphémère douceur !
Vos visages adamantins qui souriaient jadis,
à mon âme, en les beaux soirs pervers de ma jeunesse,
à travers la chevelure des forêts que torture
une chaude angoisse printanière... vos visages d'émeraude !...
c'est pour les déchirer, que j'entraîne
les armées de la Mer Souveraine
par les escarpements d'une montagne artificielle

à l'assaut, à l'assaut de vos tourelles éblouissantes !
Et mes Vagues sont saoûles de vengeance !
Par delà vos murailles inaccessibles,
nous mâcherons à mille dents vos grands cœurs d'or !
Chaude ripaille ! et nous les engloutirons
dans nos panses humides et transparentes ! »

Mille fois ! dix mille fois ! l'Éclaireur de la Mer
Souveraine dégaîna royalement son épée
embrasée, hachant l'espace en mille quartiers ;
et, dans la profondeur livide de l'horizon,
un frisson agita les masses ténébreuses
qui commencèrent à rouler leurs vastes anneaux
de serpents fabuleux. Et plus loin
les légions menaçantes des Cyclones rigides
dans les plis roides de leur robe de suie fumante,
s'ébranlèrent en avant, avec l'oscillation
fantômale des colonnades qui s'écroulent.
Des Trombes nues, érigeaient leurs seins irrités,
en tournoyant agilement sur elles-mêmes.

On les voyait de minute en minute
se plier en deux, cassant leur taille molle
pour plonger leurs grands bras dans les pierrailles
et les broussailles mouvantes du sol.
Tout à coup mille Typhons, rangés en demi-cercle,
s'illuminèrent de flammes électriques
dans l'épaisseur noirâtre de leur corps.
Ils portaient à la ceinture des girandoles
de feux follets et des colliers d'éclairs
en sautoir sur la poitrine.
Et ils s'avançaient, en tournoyant, tous,
si rapidement, que leurs grands manteaux de brume,
leur chair d'aveuglant azur, leurs girandoles
et leurs colliers, semblaient ruisseler
comme une eau merveilleuse
autour de leur grande âme implacable de feu !
Et le martellement de leurs sandales de fer
précipita son lourd fracas d'avalanche sinistre.
Et leurs jambières sonnaient ainsi que des tonnerres.

XIV

LE GRAND CŒUR DE PHOSPHORE

XIV

LE GRAND CŒUR DE PHOSPHORE

Durant une heure, la fourrure épaisse du silence
emmitoufla le vaste horizon noir.
Des sourds crépitements picotèrent l'atmosphère
torpide, avec des insistances et des reprises drues
qui devinrent en grandissant des symphonies
grignotantes de rats et de tarets innombrables
épars dans les couloirs déserts d'un vieux manoir !

Est-ce donc l'Éclaireur d'or qui met en perce

à petits coups d'éclairs plus fins que des aiguilles,
les outres des nuages gonflées de pluie ?
Mais c'était au contraire le piétinement formidable
des armées de la Mer Souveraine
en marche dans les ténèbres immensurables !
Car je compris à l'entrechoc des masses d'eaux,
que tous les escadrons volumineux des Vagues
opéraient une vaste conversion sur leur flanc,
en tournant autour de la montagne.
Et je vis leurs rangs interminables
vaguement lustrés de lueurs, plier l'un sur l'autre,
en formant une roue colossale, à plat
sur l'horizon, avec la rampe écarlate
pour moyeu lumineux !

Du haut de la falaise, j'explorais la vallée d'ombre.
Au loin, vers l'Ouest, des voûtes noires s'écroulèrent
en pans tumultueux, qui simulaient au hasard
des versants de collines illuminées
par les feux sursautants d'une batterie.

De grosses pièces à foudre tonnaient de part et d'autre,
se répondant de colline à colline,
parmi de beaux éclairs d'épées brandies
contre le visage impassible de la Nuit !
Et les foudres haletantes soufflaient
leurs haleines crayeuses dans le noir,
avec des borborygmes et des ressacs
mugissants, des fracas ballottés et des remous
ronronnants dans l'atmosphère !

D'instant en instant aux coruscations
livides, en plein ciel, sur les côtes déclives
des nuages, palpitent des flux et des reflux
de lances étincelantes.
Et par-dessus le flamboiement confus déchiqueté
de mille lames dégaînées qui s'entrefracassent,
tout à coup la Montagne monstrueuse des eaux tassées,
agrandit son profil accroupi de haine et d'épouvante,
avec ses innombrables cheveux de pluie,
plantés droits, hérissés de frayeur sur la rondeur

de son crâne, ses cheveux brossés par la rafale,
avec les grands regards farouches
de ses flambées d'éclairs.

Alors la Nuit, la fatidique Nuit d'ébène,
debout et surplombant de toute sa taille
la manœuvre confuse que les armées de la Mer
opèrent lentement autour de la montagne
des eaux assassinées,
la Nuit brandit très haut au bout de son poing noir
son grand cœur sanguinolent de braise
et de phosphore, son grand Cœur frénétique,
pour montrer aux escadrons la route
vers les Étoiles !
Les Étoiles languissantes et fiévreuses
s'accoudaient aux créneaux, sur les murailles
d'agate et de béryl, à demi nues,
en leurs gazes vaporeuses,
avec le nonchaloir diffus de leurs bras de rayons.

Et l'Éclaireur levant sa lourde épée
de flamme vers les Étoiles, prit la tête
de la grande armée, en criant à pleins poumons :

« En avant ! Vétérans, serrez vos rangs de fer ! En avant ! »

Il se dressa debout sur la barre des étriers,
en son armure miroitante d'or,
agrandi de toute la taille colossale
de son coursier caparaçonné d'ombre.
Dominateur, sur le front de bataille,
et tourné à demi sur sa selle d'airain,
il cria comme on crie vers le fond d'un abîme.
Il hurla derrière lui, vers les pénombres
où sursautait le déploiement des Vagues
ténébreuses globulant l'étendue,
serpent immense squamé de boucliers,
dont la queue ondulante encombre l'horizon.

L'Éclaireur d'or hurla faisant claquer sa langue

de tôle bruissante sur son palais sonore,
et sa voix ressemblait à la voix des dragons
qui sursautent aux profondeurs des antres fabuleux.

— « O grandes Vagues ! serrez vos rangs,
pour que chaque escadron acquière la pesanteur
d'un bélier de bronze. En avant ! »

Et la première colonne inonda d'une marée
beuglante et noire les approches de la rampe.
L'on voyait, sur la pente rougeâtre, la courbe
déchiquetée du premier rang
avec les pelotes bondissantes des crinières
et le hérissement des casques pointus.
Car l'Ombre savante résumait sous mes yeux
la vaste scène en deux couleurs violentes,
tranchant l'une sur l'autre avec précision,
si bien que la rampe écarlate de la montagne
apparut lentement dévorée par une lèpre noire.

« En avant ! la seconde colonne ! Éperonnez
vos étalons ! Sciez les ganaches de vos cavales !
Que tout ce qui tombe soit tué sur place ! »

Des bouches rauques clabaudaient des ordres noirs,
répercutant jusqu'aux confins de l'horizon
la volonté de fer.
Mais la grande voix d'or de l'Éclaireur étincela
plus fulgurante et haute que son épée immense
qui taillade l'espace :

« En avant ! Serrez vos rangs !
Plus vite ! Encore plus vite ! Que l'on sabre
ceux qui tombent ! Hachez les chevaux qui se cabrent ! »

Les grandes légions toutes gonflées de haine
s'élancèrent en tourbillon, avec les innombrables
torses des Vétérans couchés à plat sur l'encolure
de leurs cavales ondulantes, huilées d'ocre et de feu,

pilant, broyant et défonçant le sol
bossué de têtes et feutré de crinières,
lancés à fond de train, à toute vitesse,
à toute folie !
Et les sabots pesants des pattes affolées
devenues frénétiques, mâchaient incessamment,
ainsi que des mâchoires tétaniques,
la pulpe mi-verte et mi-sanguinolente
qui capitonnait la rampe du versant.
Des guerriers mordaient à belles dents
le col de leur chevaux, fourrant leur crâne
dans l'écheveau dansant des crinières.
Et ce fut une vaste rafale de huées
et de mugissements. Tous leurs gosiers d'airain
soufflant la flamme et le tonnerre,
les Vétérans passèrent par delà des fossés
bondés de Vagues mortes, par delà des plateaux
éblouis de cuirasses reflétantes qui résonnent
comme des ponts-levis, sous le pas des chevaux.
Et par bordées terribles et par bouffées d'incendie,

avec la violence d'un couperet de guillottine,
la turbulente chevauchée faucha d'un bond
ces vibrantes végétations de lances et d'épées.
Et de gros boucliers volèrent en éclats !
Et le sol écaillé de lèpres, empierraillé
de gourmettes, de prunelles et de casques
expumait de fiel sous les sabots,
en exhalant des sanglots déchirants.
Car un râle tourmentait
la montagne des eaux assassinées.
Et toujours pressant leur galop fou,
ventre au ras du sol, dix mille Vagues
dentelées d'écume ébouriffée escaladèrent
l'escarpement que l'agonie des Vagues
suppliciées révolutionne.
Ahuries, les cavales tordaient de ci de là,
leurs naseaux fumants que tiraillent
des rictus de monstres Japonais.
« Au galop ! Au galop ! Nouez les brides lâches ! Sciez
jusques au sang les ganaches des étalons ! »

Et les Armées houleuses de la Mer Souveraine
montèrent à l'assaut, telle une marée
que mille Lunes inassouvies et maudites
attireraient, en plein ciel, vers le Zénith !

Or, cependant, très haut, aux pieds des murailles
crénelées d'or de l'Infini, des remous s'élargirent :
et une fulgurante chevauchée d'Étoiles
s'en détacha, soudain lancée à belle vitesse,
sur les pentes de la montagne
à la rencontre des armées de la Mer.

La courbe étincelante de leur front de galop
s'ouvrit en gerbe, en mitraille criblante,
de sorte que la rampe rougeâtre ruissela,
vers le faîte, d'une grenaille de gemmes ;
et le terrain nu de la rampe diminuait
entre le premier rang des Astres armés en guerre
et le front noir des Vagues bondissantes.

XV

LES CHARIOTS DE GUERRE

XV

LES CHARIOTS DE GUERRE

Arrêté, à mi-côte, debout sur la barre des étriers,
le Grand Éclaireur d'or illuminait
l'immense Armée des Vagues, en marche,
en balafrant l'espace à coups d'éclairs blancs.

« En avant, les chariots de guerre, en avant !
Soutenez l'arrière-garde, d'une digue puissante ! »

Presqu'aussitôt, dix attelages de Vagues s'avancèrent

de front, en tirant sur leurs longes métalliques,
qui sont tendues comme d'énormes tresses de cheveux
peignées avec rudesse par des mains violentes.
Qui pourra dénombrer les Vagues au grand corps
d'émeraude élastique tout huilé de soufre et d'or ?
Et leurs naseaux écarquillés, pareils aux trous creusés
dans la chaux bouillonnante, soufflaient tous à la fois
d'amples globes de vapeur blanche !
Quadrijuguées, de longues Vagues vibrantes
de caoutchouc noirâtre, pantelaient sous le joug
des chariots monumentaux, dont les roues pleines,
taillées dans le granit, sont plus lourdes que des meules !
Et sur l'escarpement de la montagne,
d'ornière en ornière profonde, les chariots
géants se déhanchaient en sursautant.
Les poitrails aux bronches formidables
avaient des meuglements désespérés,
sous le tiraillement des longes métalliques
et de vrillants coups de sifflet.
C'est ainsi que l'orage module son épuisement,

en appliquant ses lèvres musicales aux trous fumeux
des cheminées, sur les cahutes forestières.
Au sommet des chariots, par-dessus des amas
de ferrailles brisées, juchées très haut,
des sorcières géantes et nues se démènent
sous leurs chevelures de neige révulsées
en auréoles blanches !
Horrifiantes, leurs mamelles lasses s'entrechoquent
ainsi que de lourdes breloques !
Au bout de leurs grands bras pareils à des chaînes
fuligineuses, elles brandissent leurs balais
immenses chauffés à blanc qui portent des suaires
terrifiants, arborés en drapeaux !
Leurs bouches ? Elles sont délabrées par la haine,
ébréchées, ainsi que des manoirs entrevus
aux lueurs des éclairs dans un minuit d'orage !
Leurs bouches crénelées vomissent des bouffées
de flammes sur les croupes fuyantes des Vagues.

Tout à coup la rampe dévala en pente brusque,

si bien que tous les Vétérans au corps de bronze
qui galopaient, à brides lâches, à droite et à gauche
des chariots, en brandissant leurs tridents de feu ;
si bien que tous les Vétérans se renversèrent
sur le cul de leurs bêtes, pour ne point culbuter
au delà des montures !
Ils tiraient férocement les gourmettes, en sciant
jusqu'au sang les mâchoires aux chevaux,
épouvantés de se sentir lancés à fond de train
contre le second escarpement de la rampe
qu'ils voyaient devant eux, à cent brasses,
se dresser presque droit, vers le Zénith,
en formant un angle obtus avec la pente,
qu'ils descendaient en casse-cou.

Et l'effroi s'exagéra, dans cette vision
de mille faces lunaires convulsées de folie
sur la ruée des Vagues démontées.
Un million de croupes fuyantes ! et c'était
comme un torrent charriant villages, troupeaux

et fourgons bruissants de ferrailles guerrières.
Et soudain agrandies, sur les entassements
oscillants des chariots, les sorcières horrifiantes,
s'agitèrent de tous leurs os entre-fracassés,
par-dessous l'immense déploiement des chevelures
palpitantes et des suaires blancs,
vastes comme des tourbillons de neige.

On eût dit, par moments, l'échauffourée
de mille fantômes blancs qui se disputent
la carcasse d'un voilier
culbuté, quille au ciel, sur des dunes maudites!
Oh ! non ! c'était plutôt l'antique Hiver goîtreux,
élargissant ses grandes ailes de pélican
feutrées de neige et glacées de lune !

Puis l'ascension recommença.
avec le moutonnement harassé des croupes liquides,
tirant toutes, par saccades, sur les longes
crissantes et leurs muscles de bêtes écumantes,

tendus comme des amarres.
Et les Vagues traînaient les chariots oscillants
par les violentes torsions de leurs croupes crénelées.

Les crinières battaient la charge,
tels des éventoirs attisant jusqu'au rouge
le profil brasillant et crochu des sorcières,
dont le grand nez caricatural, dominateur,
menaçait, comme un harpon brandi,
la fuite bondissante et ruisselante des cavales.
Les lourds Vétérans, à pieds, aiguillonnaient
de leurs tridents de feu la chevauchée
en courant à grandes enjambées,
jambières sonnantes, les genoux écartés,
avec un dandinement de colonnes croulantes.
C'est ainsi que les attelages innombrables
piétinèrent le treillis convulsif et trépidant
des Vagues assassinées, en défonçant leurs râles.
Et ce fut un enchevêtrement de jambes et de sabots,
et d'épées qui cliquettent, telle une bataille de squelettes.

Par instants les Vétérans soulèvent leurs dagues
et les plongent jusqu'à la garde dans la panse
agonisante des cavales qui tombent.
Il y eut des giclements de bave et de cervelles
et des jets tourbillonnants d'écume rouge
éclaboussant les faces tendues vers le Zénith.

Une odeur acide et miellée de toisons
fumantes et trempées de sueur,
parmi les hans lugubres ! Encore un grand coup de collier !...
et les attelages atteignirent le plateau.

Alors seulement, les Vétérans et les Sorcières
purent contempler devant eux le cabrement
de tous les escadrons zébrés de feu
qui les précédaient sur la rampe diabolique,
et les vastes globes de vapeur et d'écume
formant une auréole blanche à la montagne,
et le grand Eclaireur d'or, campé
sur le profil géant de sa monture noire.

Seulement alors, les Vétérans et les Sorcières
entendirent la grande voix de l'Éclaireur :
« Hâtez-vous ! Hâtez-vous ! Toujours plus vite !
Éperonnez vos cavales. Mordez leurs encolures !
encore, plus fort et toujours et sans cesse !
Au galop ! Mort aux Étoiles ! Levez au ciel,
levez vos épées lourdes, vos crocs noirs et vos grands coutelas,
toutes vos lances flamboyantes, pour les embrocher! »

Par bonds fougueux, de roc en roc
l'Éclaireur d'or traversa la galopade
des armées de la Mer Souveraine,
apparaissant, disparaissant tour à tour
dans les vallonnements de la rampe escarpée.
Et très haut, dépassant le premier escadron,
il apparut debout, son armure toute enrichie
de lueurs fraîches (ô lointains regards d'Étoiles !)
sur son cheval monumental,
prenant la tête de l'armée et son commandement.

Il dégaîna son épée fulgurante

et lentement la promena sur l'étendue
illimitée, tout autour de la montagne.
Aussitôt le vaste horizon s'éclaira,
et je vis les rangées circulaires des Cyclones
formidables et noirs, cuirassés de flammes
tournant chacun, à toute vitesse,
en leurs manteaux tourbillonnants de fumée,
avec entre leurs bras soulevés sur la tête,
des pyramides phosphorescentes de cadavres.

— Mort aux Étoiles ! Mort aux courtisanes
lubriques qui nous harcellent de leurs regards
de pourriture, par la fente humide
de leurs paupières mi-closes et pareilles à des vulves !
Mort aux Étoiles ! Mort aux courtisanes
qui ricanent là-haut, en faisant sonner
leurs goussets pleins de rayons d'or brisés !
Sacré Dieu ! Au galop ! Au galop ! Serrez les rangs !
Plus vite ! encore plus vite !
Il faut atteindre le suprême plateau

avant elles, les voyez-vous ?
Avant les Étoiles, il faut que nous soyons
là-haut ! Les voyez-vous ? Elles descendent en foule
radieuse, sur les pentes, contre nous !
Elles courent ! Elles galopent en piétinant
les jonchées de Vagues assassinées !
Elles sont dix mille ! Elles sont cent mille !
C'est un torrent d'Étoiles ! Il en vient encore !
Il en vient toujours ! De tous les coins du ciel !
Les comptez-vous ? Serrez les rangs ! Trop tard !
Pliez à droite ! Car nous serons débordés !
Elles descendent ! Là ! Là ! vite regardez !
En avant ! Mille coudées nous séparent.
Encore mille coudées ! Sabrez-les ! En avant !
Sabrez-les ! Mordez... mangez à même
leurs joues de braise !...
leurs prunelles amoureuses !...
fourragez dans la fournaise
de leur cœur !... En avant ! A vous ! A vous ! A vous,
la glorieuse ripaille d'Étoiles ! »

XVI

LES FORTERESSES ASTRALES

XVI

LES FORTERESSES ASTRALES

Cependant des armées fulgurantes d'Étoiles
conquéraient le Zénith, se déployant sur les plateaux
déclives de la Nuit, en vastes lacs d'or,
s'engouffrant par de merveilleux ruissellements,
dans les vallons de l'ombre.
De fourmillantes armées d'Étoiles envahissaient
l'espace insondable, couvrant au loin l'horizon
morne de remous, de ressacs et d'écume d'or.
C'étaient des légions puissantes et serrées

d'Astres rouges, des légions d'Étoiles aux rayons
brandis comme des lances, des légions bosselées de cuirasses
miroitantes, qui ondulaient à l'infini,
en suivant la crête dentelée d'une immense
chaîne de montagnes invisibles.
On eût dit que l'invisible corpulence
des montagnes de la Nuit se revêtait fastueusement
d'étincelantes cottes de mailles,
tant les rangs mouvants des Astres en marche
étaient serrés, étroitement bouclés
comme de souples mailles d'or ;
tant les rangs des Astres semblaient glisser
l'un sur l'autre ainsi que des charnières
fines, toutes huilées de lumière.
Voilà que, soudain, les tribus des Planètes inondèrent
en plein ciel, des talus vaporeux
d'une surprenante grenaille de feu.

Toutes les Voies Lactées
apparurent en marche, conquérant la cime

la plus haute, s'enroulant en écharpes
molles de pierreries autour de l'implacable
citadelle de l'Infini qui se dressait
haineuse, sur le Zénith, tout au bout de la rampe.
Plus haut que ses murailles safranées,
dont les arêtes sont lacées de métaux qui rutilent ;
plus haut que ces créneaux de rubis, étageant
en plein ciel leurs mâchoires sanglantes,
le Suprême Donjon étincelait de nacre,
tout escarbouclé de faces véhémentes.

Et c'était comme un îlot fortifié,
entièrement bâti d'une aveuglante
lumière solidifiée, avec, tout autour,
le nonchaloir menaçant
et l'indomptable plénitude
de ce grand fleuve d'Astres armés en guerre.

Or donc, par-dessus toutes ces glorieuses
armées d'Astres, aux rayons touffus,
par-dessus le déploiement de leurs légions

rangées en cercles d'or concentriques
qui s'élargissaient, en couronnant
de proche en proche toutes les hauteurs du ciel
d'une bouillonnante grenaille de braise,
sur la tour souveraine du Donjon capital
des Étoiles magnifiques s'accoudèrent
à des créneaux ourlés de nacre pure.

Leur torse de saphyr flexueusement abandonné
sur leurs bras croisés et dodus de rayons,
elles se penchaient sur le gouffre de la bataille
imminente. Certes elles palpitaient à voir
diminuer et déjà s'évanouir vélocement
l'espace qui séparait les Astres de la sombre
colonne de Vagues mugissantes.
Car le galop fou des assaillants allait toujours
s'accélérant d'un élan infernal, sur le flanc
rugueux de la montagne des Vagues massacrées.
Et les Étoiles accoudées, songeaient peut-être
que l'Abîme enfantait pour elles,

de nouveaux tonnerres !...
Par instants leurs bras s'étendaient fulgurants,
pour désigner un point sur la rampe fatidique,
donnant des ordres solennels que des Astres mineurs,
des planètes plus souples et casquées de flammes,
exécutaient, à la hâte, en courant, plus bas,
le long des parapets, de créneau en créneau.

Ils semblaient vêtus de reflets vaporeux,
les uns ! et les autres portaient des robes
toutes usées de lumière rapiécée et presque
des défroques solaires !

Et le geste hautain des Étoiles fulgurait encor
dominateur, que ces guetteurs infatigables
avaient déjà répercuté leur volonté sublime
de pennon en pennon, jusqu'aux confins
des armées sidérales, en agitant leurs bras
plus agiles que des couleuvres d'or,
sur le profil des murailles dentelées de nacre.

XVII

LA CHARGE INFERNALE

XVII

LA CHARGE INFERNALE

Mais la Haine immémoriale des abîmes
gonflait de plus en plus et tordait jusqu'au spasme
les cavaleries démentes de la Mer Souveraine.
Du haut en bas, sur le flanc de la Montagne,
un grand souffle ténébreux souleva
la colonne des Vagues escaladant le ciel !
Un grand souffle poussait les légions galopantes,
arrondissant les rangs, l'un sur l'autre,
en anneaux monstrueux.

Et sur la montagne des eaux assassinées
la chevauchée véhémente des Vagues palpita
fantastiquement comme d'immenses ailes membraneuses,
parmi de lourds soulèvements d'écume et de phosphore.
Et mon Rève entrevit un dragon fabuleux
cabré à demi contre l'Infini,
ondoyant sa croupe et bavant
des nuées d'incendie.

Énormes, s'élargirent les ébouriffements de vapeur
par avalanches horrifiées de neige !

Énormes se déployèrent les ailes d'ombre
sur le segment incalculable de l'horizon,
tôt livide et tôt éteint, aux flamboiements
instantanés des épées voyageuses,
qui simulent des essors d'oiseaux d'or
cinglant vers l'inconnu.

Énormes se déployèrent les ailes d'ombre,

sur des rivages sinueux qui s'échancrent
en golfes placides d'ivoire ;
sur des caps têtus brandis au loin
par des promontoires audacieux ;
sur des baies bleuâtres, soûles d'ombre
et chavirant dans la Nuit ;
sur des côtes molles qui s'engrisaillent
en courbes folles et vaporeuses à l'infini.

Étoiles ! Étoiles ! Entendez-vous
avec quelle furie diabolique les escadrons noirs
se ramassent et s'étreignent en précipitant
leur galop fou, tous les rangs emboîtés,
encastrés l'un dans l'autre ? Étoiles !
Étoiles ! entendez-vous leur galop infernal ?

Étoiles ! Étoiles ! avec quelle fanfare de tonnerres
la colonne démente va solidifiant
sa haine et sa puissance, en les courroies

fouettantes du vent transpercé !
Étoiles, entendez-vous ?

Tous ces millions de sabots s'acharnent,
en agiles marteaux cloutant par l'unisson
de leur férocité la pesanteur de la colonne,
(tel un bélier géant !)
et sa vélocité de projectile !
Étoiles, Étoiles, entendez-vous ? entendez-vous ?...

Glorieusement les panaches d'écume retombent
à droite, à gauche, en cascades blanches.
Et ce sont des cascades et ce sont par instants,
toutes illuminées, des queues fastueuses
de comètes balayant l'espace.
Très haut, près des Étoiles, la folle armée des Vagues
s'auréole d'un grand halo de vapeurs jaunes.

Des laves, ce sont des laves écarlates, qui montent
sur la rampe intérieure d'un volcan !

Ce sont des laves qui grimpent de roc en roc,
par coulées violentes, par volutes de pourpre
caracolante, par jets emphatiques
et par saccades ruisselantes de sang,
vers la bouche satanique d'un volcan
buvant à même les Étoiles !

XVIII

LE CHOC

XVIII

LE CHOC

Alors ! Alors...
Mille, dix mille, deux millions furent les Foudres déchaînées qui furent lancées de tous les points de l'horizon sur les armées de la Mer Souveraine à l'escalade de la montagne !

Dix millions furent les Foudres qui tombèrent avec des gigotements agiles et bariolés de clowns,

en de mirobolantes cabrioles,
enfourchant habilement les croupes
innombrables des Vagues, en l'angle ouvert
et tenaillant de leurs jarrets d'or !

Dix millions furent les Foudres géantes
aux corps dentelés et nerveux, tels des zigzags de feu,
en leurs corsets versicolores de jockeys galopants !

Dix millions furent les Foudres frénétiques
qui enfourchèrent les croupes innombrables
des Vagues, se couchant à plat sur l'encolure
et pétrissant sous leur poitrine
entre leurs bras électriques les Vétérans de poix
pliés en deux et fondus avec la selle !

Dix millions furent les Foudres qui chevauchèrent
à toute folie, étouffant la panse flasque
et mouvante des Vagues, entre leurs jarrets

d'ivoire, et plongeant leurs éperons de nacre
de part et d'autre, jusqu'à les entrechoquer
à travers les boyaux !

Et les dix millions de Foudres,
tels dix millions de crabes écarlates et géants,
chevauchèrent en un délire sur les croupes
des Vagues qu'elles tenaillaient de leurs pinces dorées !...
Innombrables, les chevelures âprement brossées
par le vent de la course ! Innombrables
les crinières ruisselant torrentiellement
à rebours du galop, sous les Foudres déchirantes
comme des scies d'or, ou volantes comme des flèches !

Et les rangs des vagues lancées à tout délire,
parurent poussées, enlevées,
par dix millions de flèches d'or !
Les dix millions de Foudres leur furent
dix millions d'âmes frénétiques !...

Encore mille coudées, avant que de cogner
contre le front éblouissant des Étoiles !

Un talus de mille brasses avant le plateau !...
Et le talus fut dévoré d'une goulée,
par une explosion tragique de sabots,
en un tonnerre ; et sur le faîte de la montagne
la première légion d'Étoiles écrasa
la splendeur adamantine
de son premier rang tendu comme un arc,
contre l'avalanche assaillante des Vagues noires.
O vaste choc terrifiant ! Somptueux cabrement
d'un torrent de métaux incandescents,
assailli par un torrent de poix !
O bataille convulsive de mille serpents d'agate
et d'acier miroitant !
O Crinière immense et révulsée d'un volcan
à son irruption ! O bouche de volcan
dont les laves sont cabrées en croix sanguinolentes !
O bouche de volcan dont les laves s'érigent

en langues écarlates pour happer les Etoiles !
O bouche de volcan buvant à même
un océan d'Étoiles !

. . . . . .

O bouche de volcan dont la fuligineuse haleine
offusque la face impénétrable de Dieu !
Car voici qu'une rafale d'ombre roula
sur le faîte du volcan, où la bataille
un instant parut sanguinoler
comme une plaie mi-violâtre et mi-rouge,
qui fit gicler sur le Zénith,
des jets purulents d'étoiles !
On eut dit la plaie rouge d'un couchant sur les eaux
que tenaillent des étaux d'ombre colossale !
Et ce fut une pause haletante où les murailles
nacrées de la sublime citadelle,
se dénouèrent ainsi que de molles ceintures argentées !
Mon rêve contempla plus haut
une forêt métallique croître et se fleurir

de vivantes pierreries parmi de longs
enlacements d'ombres globuleuses !
Et la bataille des Mers et des Étoiles se figea
sur le faîte comme un immense
madrépore blanc.
O sublime tiare de glaçons filigranés de pourpre,
sur le front de la montagne sombre !

Alors, avec la précision d'admirables ciselures,
je vis très haut aux créneaux d'une muraille
croulante, des Vétérans phosphoreux
qui martelaient de mourantes Étoiles roses,
à grands coups de leurs têtes énormes et casquées
ainsi qu'avec des casse-tête.

Puis à nouveau, la forêt de cuivre
sursauta tonnante et torsionnée
par les haleines terrifiantes de l'Enfer !
L'Enfer ! l'Enfer insuffla sa grande âme ivre de feu

à la bataille, fourrageant dans la végétation
de Vagues et d'Etoiles, de tous ses muscles d'or !...
L'Enfer ! l'Enfer balaya de son souffle torride
des armées entières de constellations !...
Et la bataille démoniaque roula dans le ciel large
telle une île tropicale aux flores de métal,
qu'un ouragan d'Été aurait soudain déracinée
et tordue en pelotes, sur des mers incandescentes
de mercure.
La bataille se cabra ainsi qu'aux profondeurs des grottes,
un écheveau de dragons aux squames vertes
parmi le ruissellement d'ineffables prunelles en amour.

Enchevêtrement de lances brandies
embrochant des Étoiles ! Gerbes d'Étoiles qui défaillent,
au loin fauchées par une épée de flamme rouge
qui passe en plein ciel ! Et quelle épée ?

Voici ! Voici ! Regardez ! plus haut que le Zénith
l'Éclaireur d'or émerge à mi-corps,

dans la marée éblouissante d'Astres et de Rayons,
de Houles soûles et de Ténèbres enlacées !
L'Éclaireur d'or infatigable, désarçonné,
surgit sur le délabrement farouche
de son coursier de poix tout éventré, qui tisonne
et rougeoie telle une masure incendiée
qui lentement se couche en son lit de flammes moelleuses.
L'Éclaireur d'or va poussant en splendeur le geste éternel
de son bras espadonnant l'espace,
espadonnant avec ivresse
l'espace illimité !

C'est son épée qui passe ! Le savez-vous ?...
son épée illuminante !...
Et les mille rangs circulaires des Cyclones
apparurent disposés en cercles concentriques,
formant autour de la montagne
mille colonnades ténébreuses, étagées
sur les gradins d'un grand cirque invisible.

Étoiles ! Étoiles, qui luttez férocement
à tour de bras rutilants, là-haut
sur le Donjon suprême, oubliez-vous
les bras puissants des Cyclones ?...
leurs bras levés qui brandissent
des pyramides phosphorescentes de cadavres !...
Les cadavres pétrifiés de vos amants !...
Contre vous, contre vous, Étoiles scélérates !

Alors la grande voix de l'Éclaireur tonna :

— « En avant les Cyclones ! Ecrasez sous vos projectiles
les armées sidérales qui débordent le faîte !
Ecrasez, sous vos masses, les murailles fulgides
du Donjon ambitieux ! »

Et aussitôt, cependant qu'au faîte de la montagne
inondée de laves frénétiques,
des Étoiles virginales et bleues tombaient,
leur corps floche de flamme coupé en deux,
et la tête la première, comme une goutte de nacre,

et leurs bras de rayons ouverts,
dégringolant de roche en roche, par les flancs
escarpés, jusqu'aux pieds des Cyclones...
les Cyclones cuirassés de métaux et soudain
translucides, tout illuminés par leur cœur de feu,
s'avancèrent à grands pas, vers la montagne.

Regardez donc ! D'un bras ils saisissent le vent fumeux
qui tournoie au bout de leur poing
formidable, comme une fronde immense
dont la vitesse s'accroît en mesure ;
tandis que l'autre bras, soulevé sur leur tête,
laisse choir, d'entre leur chevelure, une masse fulgescente
de cadavres dans le vent tourbillonnant.
Deux, trois fois, la pyramide au cœur de flammes
évolue dans la roue de cette fronde étrange,
roulant avec un fracas de tôle et de lames aiguisées,
toujours plus vélocement, jusqu'au moment
où les Cyclones, se haussant d'un bond
sur leurs jambes puissantes,

la lancent à toute force dans l'espace insondable.

C'est ainsi que les énormes projectiles
décrivaient en plein ciel d'agiles sillages d'or,
se joignant tous sur les vertèbres disloquées
du Donjon suprême.
Les courbes sillages d'or persistaient dans les ténèbres.
Et les vols se multipliaient, serrant
de plus en plus et tressant leurs paraboles
miraculeusement, jusqu'à simuler
de fantastiques voûtes d'or,
ayant au bout des pyramides coruscantes
de cadavres métallisés et des jonchées humides
d'Étoiles écrasées !...

Alors, en suprême bâillement de clarté rose,
les murailles du Donjon, dont la nacre tressaille
toute veinulée d'échelles noires, et les remparts
des citadelles, et leurs tourelles pourpres
auréolées d'un grand essor de flèches d'or,

et les créneaux fumants tous granulés de combattants en feu,
qui volent en éclats bleus, tels des tisons qu'on râble...
s'écroulèrent, par somptueux quartiers de braise, pan sur pan

Et rien ne subsista dans le grand large infini,
qu'une éphémère poussière d'argent, et des monceaux
de limailles méprisables et des sables noircis,
qui flottèrent un instant
sur les ténèbres submergeantes.

XIX

LE BAISER D'UNE ÉTOILE MOURANTE

XIX

LE BAISER D'UNE ÉTOILE MOURANTE

Lentement, les mains ouvertes du Silence
apaisaient la furie de la Nuit
et la démente palpitation du ciel
encore touffu d'épées et de lances.

Sous des mains planes d'ouate amoureuse
et d'éternel oubli, le grand Cœur
sanguinolent d'or et de phosphore
se calma d'heure en heure.

Le grand Cœur de la Nuit
s'apaisa voluptueusement assouvi,
parmi les caresses vaporeuses d'une Aube
vierge et bleue qui souriait, surhumaine
et loin du monde.

Je descendis à pas cassés dans la crique
profonde, toute ronronnante encore
comme un ventre plein de borborygmes.
Les roches semblaient toutes endolories,
et je marchais parmi les ricanements
et les sanglots épuisés des grottes,
dans les sables, le long des flots roidis par les ténèbres.
Quand je vis tout à coup la houle pesante et flasque
qui traînait lentement vers la plage,
sur son dos de phoque tout luisant d'huile noire,
le corps décoloré et meurtri d'une Étoile.
Étoile mourante, hélas ! à demi-nue et toute flexueuse
avec sa chair moite et verdissante !
Son visage d'améthyste voilé de larmes lentes,

resplendissait parmi des chevelures d'algues.

Oh ! combien suavement, ses prunelles
d'ombre glauque imploraient l'inconnu !
Alors ! en me couchant à plat dans la fraîcheur des sables,
je baisai doucement ses lèvres sinueuses,
qui s'entr'ouvraient sur des lueurs nacrées de lune.
Longtemps, je savourai ce funèbre baiser
pour en mourir, pour en mourir !
Elle m'inonda de ses larmes d'amour,
l'inconsolable Étoile de mon Rêve !

L'Aurore, clarifiée par ces larmes divines,
et souriant d'extase sibylline,
emboucha son grand cor d'ivresse et d'amertume
qui chanta, rouge, sur l'horizon comme un soleil levant,
avec au loin, une agonie d'échos et de sanglots
noirs, et des caillots de sang,
dans les mâchoires éclatées des grottes moribondes!...

FIN

TABLE

I. LE CHANT AUGURAL DES VAGUES..... 1
II. LES RÉSERVOIRS DE LA MORT..... 15
III. L'ARMÉE..... 27
IV. L'ORDRE DE BATAILLE..... 37
V. LA MER SOUVERAINE..... 45
VI. LES CHEVALIÈRES DE LA MER..... 55
VII. LE SUICIDE D'UNE ARMÉE..... 61
VIII. LA RÉBELLION DES LICORNES..... 77
IX. LES VÉTÉRANS DE LA MER SOUVERAINE..... 87
X. LA MONTAGNE FATIDIQUE..... 97
XI. LES VENTS DÉMENTS..... 105
XII. LA NUIT D'ÉBÈNE..... 115

XIII. L'ÉCLAIREUR D'OR 121
XIV. LE GRAND CŒUR DE PHOSPHORE..... 131
XV. LES CHARIOTS DE GUERRE 143
XVI. LES FORTERESSES ASTRALES 155
XVII. LA CHARGE INFERNALE..... 163
XVIII. LE CHOC..... 171
XIX. LE BAISER D'UNE ÉTOILE MOURANTE..... 185

JUGEMENTS de la PRESSE FRANÇAISE et ITALIENNE

SUR

La Conquête des Étoiles

DE GUSTAVE KAHN :

La Conquête des Etoiles est un bel effort lyrique.

Son auteur M. F.-T. Marinetti est un jeune italien, de culture française et qui préfère s'exprimer dans notre langue qu'en italien. Il est de l'autre côté des monts un des plus zélés propagateurs de notre littérature, et en des séries de conférences, il a fait entendre à des publics italiens, les vers de nos plus récents poètes, ceux de Verlaine, de Mallarmé, de Hérédia, d'autres encore plus hardis, plus jeunes, et qui représentent mieux l'évolution dernière de notre poésie.

La *Conquête des Etoiles* avec ses originalités propres, dérive du symbolisme français et même avec une application plus rigoureuse qu'on en a coutume chez nos symbo-

et transparentes, ô mer : j'abandonne mon corps
sur ta poitrine qui palpite endolorie
sous le poids des turquoises brûlantes
et j'explore les puits vertigineux
de tes prunelles merveilleuses.
Je vois s'approfondir en tes eaux translucides,
un admirable crépuscule verdâtre.
A mille coudées, sous mes yeux, se dessinent
des montagnes bleuâtres dont les fines arêtes
oscillent en déclinant, des montagnes
gazées de vapeurs incandescentes.
Et dans ce crépuscule submergé
une longue chaîne de montagnes pyramidales
se déroule au gré de la pénombre.
La distance ennuage les arêtes les plus lointaines
qui paraissent là-bas, sur l'arc fondu
de l'horizon sous-marin, tels des cônes bleus
cimés de flammes lisses couleur de rose.
Et les flammes flexueuses obéissent
à l'ondulation des remous
si bien qu'on les prendrait pour des lampes vagabondes
dans l'assoupissement d'un vaste soir d'Été !

Le livre de M. F.-T. Marinetti n'est pas sans défauts.

Mais quel poète de vingt-quatre ans a déjà produit une œuvre sans défauts, à moins qu'elle ne soit, comme le Jeu de l'Oie, renouvelée des Grecs, et alors l'œuvre a tout de même un défaut très grave, c'est de n'avoir pas de vie propre.

On pourrait souhaiter à M. F.-T. Marinetti un peu plus de rigueur dans les développements de ses idées, un peu moins d'exubérance, mais l'exubérance, l'éclat excessif, la trop grande richesse des métaphores dont l'amas se gêne et se bouscule, ce sont de beaux défauts, ceux dont on se corrige toujours ; ils ne sont que la prodigue mise en relief des principales qualités du poète, à savoir la force lyrique et le don de l'image.

(Le Petit Bleu).

DE GUSTAVE KAHN :

La Conquête des Étoiles. C'est le titre d'un étrange et superbe poème que publie un jeune poète, F.-T. Marinetti. Si l'artiste en lui est curieux, l'homme ne l'est pas moins. D'origine italienne, mais ayant fait ses études à Paris, F.-T. Marinetti vit à Milan, à Gênes, et il écrit de beaux vers français d'une forme libre, originale et rare.

Entre temps, il prêche la bonne parole, et soulève d'admiration les jeunes étudiants d'Italie autour des vers de ses poètes préférés qui sont les symbolistes. Ce n'est pas à Milan qu'il faudrait railler Verlaine ou dire du mal de Mallarmé !

Dans ce public qui a écouté les jeunes plants d'Académie, les aspirants au gâteau Sully-Prudhomme, apparaîtraient des badernes.

La Conquête des Étoiles est une belle métaphore, une série d'éclatants paysages, une interprétation à la fois symbolique et romantique des révoltes de la mer et des cahots de ses tempêtes. Les personnes qui pensent que la poésie est faite surtout pour parler de son cœur, ou, plus modernement, de ses rhumatismes, de la douceur des lampes, de la splendeur des pâquerettes, ou qu'elle a été enfantée uniquement pour prier le bon Dieu, n'ont que faire de lire Marinetti. Mais les amoureux de beaux vers sonores, neufs, emballés, lyriques, se plairont à cette belle évocation qui fait songer à des eaux-fortes en couleur d'un Piranèse clair.

(Nouvelle Revue).

DE JULES BOIS :

Le jeune poète franco-italien, collaborateur de *Gil-Blas*, qui cette après-midi connaîtra la double ovation des artistes et des belles intellectuelles ne ressemble pas aux ordinaires ciseleurs de vers. Ceux-ci trop souvent n'ont guère sorti de leur pays ; ils souffrent d'être emprisonnés dans les horizons restreints d'une espérance qui ignore presque tout du vaste monde. F.-T. Marinetti, né en Egypte de parents italiens, élevé dans un collège français, a entendu, par les soirs rouges du désert africain le Sphinx de Gisch aussi énigmatique et redoutable qu'un monstre de l'enfer du Dante lui réciter des vers de Baudelaire. Aussi dans ses strophes d'éloquente latinité gronde le simoun lourd d'orage, brûlant de soleil et parfois obscurci de sable et un vertige nous prend à lire sa *Conquête des Étoiles*.

(*Gil Blas*).

DE PIERRE QUILLARD :

Les poètes, d'ordinaire, publient d'abord de petites chansons en de minces plaquettes ; il est peu de tout jeunes hommes qui aient la patience et l'audace de construire un

long poème pour leur œuvre de début. M. F.-T. Marinetti ne s'est point dispersé ; il n'a pas noté, comme d'autres, avec émoi et surprise, la voix brève des premières flûtes élégiaques, et *La Conquête des Étoiles* est tout simplement un poème épique : depuis René Ghil, qui s'imposait, dès son livre initial, tout un programme de travail qui peut emplir une vie d'homme, une telle aventure n'avait pas été tentée et si l'œuvre de M. F.-T. Marinetti n'est pas exempte de nombreuses tares, elle mérite plus qu'une critique aisément plaisante de quelques détails. Et c'est, à ne considérer que l'ensemble, trois mille ans après l'auteur inconnu de la Théogonie, la lutte des Titans et de Zeus :

Au loin le gémissement terrible de la mer immense et le fracas de la terre sous les coups ; en haut le murmure du vaste ciel ébranlé ; en bas les secousses de la longue chaîne de l'Olympe tremblant sous les pieds des Immortels... Les uns aux autres ils se lançaient des projectiles à grand bruit. La voix des combattants montait jusqu'aux astres, clameurs de colère et d'encouragement ; et ils se heurtaient en jetant le cri de guerre à travers l'espace.

Mais aux dieux et aux géants de la mythologie antique se sont substituées ici les forces élémentaires : de tous ceux qui périrent, amants méprisés des Étoiles et qui s'entassent pétrifiés dans les profondeurs des eaux une haine immortelle émane contre les menteuses enchanteresses

accoudées aux créneaux d'or de l'empyrée, et c'est la révolte de la Mer Souveraine, l'assaut furieux contre la forteresse des étoiles scélérates. Le dénombrement des guerriers et des vaisseaux, ce sera, dans le poème de M. Marinetti, le dénombrement des vagues, des trombes, des cyclones, des vétérans de la mer, des licornes, des houles, des vents déments et sur la montagne amoncelée des vagues et des houles et des licornes tuées, par la rampe que creusèrent les vents dans cette masse visqueuse, les hordes de l'abîme se ruent à la mêlée, harcelées par les clameurs impérieuses de la Mer Souveraine et, sous la Nuit d'ébène, après le massacre des astres, il ne demeure

Qu'une éphémère poussière d'argent et des monceaux
De limailles inépuisables et des sables noircis
Qui flottèrent un instant
sur les ténèbres submergeantes.

Et, dans une vision dernière, apparaît, sur le dos sombre de la mer, le corps de la dernière étoile ; le poète baise doucement ses lèvres sinueuses

Pour en mourir, pour en mourir.

tandis que l'aurore éclate à l'horizon,

Avec, au loin, une agonie d'échos et de sanglots noirs.

Cette lutte furieuse des éléments ne représente sans doute, réduite aux images primitives, qu'une journée et une nuit de tempête et une aurore ensanglantée. Mais un sens allégorique se superpose aux images et le drame seul de la bataille se suffirait d'ailleurs à soi-même par le tumulte et la variété des épisodes.

Les personnages formidables vivent d'une vie énorme et monstrueuse. L'antique Poseidôn, terrible et beau, ne se peignait pas dans les cerveaux hellènes sous la figure de la Mer Souveraine :

Mirage ! Une énorme face anguleuse et olivâtre
Sortit toute ruisselante des eaux.
Une face aux méplats puissants de roches visqueuses
Sous une vaste chevelure liquide
Soulevée et jaillissante en auréole noire !
Et cette chevelure bondissant autour d'elle
Mordait le ciel ; et c'étaient des torrents
De poix, galopant en amont de l'espace,
Et ruisselant à rebours pour remonter leur lit ;
Et mon rêve reconnut avec effroi
L'énorme face spongieuse de la Mer Souveraine !

Ses prunelles flambaient en pelotes de phosphore,
Dénouant les regards tels des nœuds de couleuvres,
Et sa bouche s'ouvrait en forme de ventouse.

Mais la mesure manque à cette force désordonnée et il semble que M. F.-T. Marinetti, assourdi par les typhons qu'il a déchaîné, ne perçoive plus toujours la valeur relative des mots et des sons ; il nous déplaît qu'il use de l'onomatopée, alors qu'il est capable de traduire par le langage humain les appels stridents des vagues et son

Hola hé ! Hola ho ! Stridionla ! Stridionla ! Stridionlaire !

pouvait être transposé sans dommage. Il est fâcheux aussi que les commandements, sortis des bouches effroyables, aient trop d'analogie avec les commandements de quelque colonel, voire de quelque sous-officier :

En avant les cyclones ! Écrasez sous vos projectiles
Les armées sidérales qui débordent le faîte !

Et auparavant :

Les houles, en avant ! Piquez, les licornes !
Trombes, typhons, en avant !

M. F.-T. Marinetti, riche d'imagination, n'a pas encore acquis le goût sûr qui lui permettra de discerner et de choisir. Mais ne vaut-il pas mieux pécher par excès que par défaut ?

(Le Mercure de France).

DE PH.-EMMANUEL GLASER :

. . . . . .

En attendant cet âge d'or, il y a déjà des poètes et des écrivains, de par le monde, qui, sans le secours du moindre « esperanto », trouvent le moyen d'être internationaux en littérature : tel, par exemple, cet étrange poète qui a nom F.-T. Marinetti et dont j'ai eu déjà l'occasion de signaler le beau poème *La Conquête des Étoiles.*

M. Marinetti est italien, il vit à Milan et à Gênes, et cela ne l'empêche pas d'écrire en un français très pur et de porter dans sa patrie la bonne parole de la poésie française qu'il sait faire connaître, comprendre et aimer, soit en récitant les œuvres de ses poètes préférés, soit en ciselant lui-même des vers d'une inspiration superbe, admirables de couleur, de lyrisme et de sonorité.

La Conquête des Etoiles, poème épique, est une œuvre d'une étrange et puissante originalité, où abondent les

beaux vers sonores et lyriques, et son auteur, un Italien élevé à Paris, est une bien curieuse figure de la littérature contemporaine.

(Le Figaro, 1902).

DE HENRI GHÉON :

Le début de M. F.-T. Marinetti ne passera pas inaperçu. Le « poème épique » qu'il nous offre, encore qu'assez pauvre d'idées et même de suggestions, marque un élan réel et une facilité verbale presque excessive. Sur un même thème, la lutte de la mer contre les étoiles, bien mieux sur une même image, la mer, champ de bataille où se heurtent les éléments, il a construit non pas deux ou trois chants, mais dix-neuf chants, tous à peu près semblables, très fougueux, très rythmés, très ornés, d'un vers libre, ample et sans rimes, et pleins de cris de guerre.

Holahé ! holaho !
Stridionla ! Stridionlaire !!
L'heure est venue de la conquête des étoiles !
Brandissons nos rapières comme un faisceau de flammes !
Nous avons détruit à coups de hache

La mousse des nuits et la rouille des crépuscules
Sur nos cuirasses dacier
Qui flambent maintenant ainsi que des brasiers.
Nos casques sont cimés de feu et nos bras sont tendus
Comme des courroies de catapultes...
Holahé ! Holaho ! Hurrah !...

Il importe que M. F.-T. Marinetti consente à restreindre sa véhémence, à la régler, à l'enfermer dans des poèmes moins longs, moins diffus et moins vagues ; elle ne devra qu'y gagner ; riche de mouvement, d'images et de mots, elle ne peut sans péril se griser d'elle-même.

(L'Ermitage).

DE E. SANSOT-ORLAND :

Avant tout, M. Marinetti nous apparaît comme un poète audacieux dans toute l'acception du mot. La première manifestation de son audace se relève dans le seul fait de nous offrir pour ses débuts, au lieu de l'habituel et fade recueil de poésies détachées, un poème épique en dix-neuf chants. Et quel poème ! ouvrez-le, lisez les premiers vers et vous serez aussitôt pénétrés que l'audace est bien le

trait dominant du caractère de son auteur. Audace et fougue à leurs degrès les plus extrêmes ! — Folie plutôt, diront quelques âmes effarées de tant d'élan. Folie si l'on veut, mais une folie hautaine d'artiste qui a le don de nous apprendre et de nous captiver plus que tant d'éculubrations où la sagesse et la raison furent maîtresses souveraines.

Le titre du volume en dit le sujet : *La Conquête des Etoiles*. Ce sont les vagues de la mer qui ont résolu de monter à l'assaut de la voûte céleste et de conquérir cette myriade d'astres qui la constellent avec opulence, et le poète qui a assisté à cette merveilleuse attaque va nous en dire les péripéties avec une luxueuse variété de détails, avec une richesse de couleurs, avec une abondance d'images dont on chercherait vainement un autre exemple. Il y a dans ce poème plus de trois mille vers et il n'y a à coup sûr guère moins de trois mille images. C'est un jet continu sans le moindre répit. Les images se succèdent, se pressent, se poursuivent, s'enchevêtrent comme dans une farandole inlassable et merveilleuse. Jamais la métaphore ne fut l'objet d'un culte aussi zélé.

Le poète commence par nous montrer dans les préparatifs de leurs folles entreprises les vagues ambitieuses. Il nous les fait voir revêtant leurs armures d'or incrustées d'émeraudes que la mousse et la rouille dévorent, tordant

« leurs croupes de poix gluante et de bitume, » soulevant leurs épaules monstrueuses, et déroulant « leurs bras musclés de racines verdâtres ». Elles entonnent le chant augural des batailles et frémissent d'impatience quand le Soleil enjambant l'horizon « larde la vaste mer d'une estafilade d'or ». Elles veulent s'élancer, leurs montures sont prêtes, là-bas à l'horizon. Ce sont ces troupeaux de nuages qui passent tranquillement dans les prairies de l'espace « faisant sonner leurs freins souples de rayons et leur lave de pierreries. » Les vagues vont emprunter leurs chariots pour transporter leurs munitions de guerre, qui sont les noyés ensevelis dans leurs flots, macabres projectiles dont elles se serviront avec l'aide des cyclones pour avoir raison des lointaines étoiles. Après un coup d'œil explorateur dans les Réservoirs de la Mort où flambe le phosphore des cadavres, le poète nous ouvre la vision de la bataille et de son ordre symétrique, avec les Trombes, les Cyclones et les Typhons drapés superbement dans leurs manteaux fuligineux de guerre, et il y a aussi les houles, et les licornes qui vont s'élancer sous leurs commandements. Et tout à coup, la bouche rouge de la Mer ayant parlé, c'est un élan vertigineux et affolé de toutes les forces marines vers les murailles de l'infini et c'est aussi un premier désastre où les escadrons de vagues sombrent dans l'abîme immédiatement. La Mer commande un

nouvel assaut ; les lâches licornes et les Houles avachies refusent d'obéir et demeurent tapies à l'ombre des falaises. Mais voici les Vents déments qui viennent au secours de la Mer, terribles, « pétrissant les vagues broyées entre leurs larges mains », et la Nuit s'empare de l'espace et le poète voit alors apparaître le grand Eclaireur d'Or qui dégaîne sa grande épée de flamme parmi les étoiles maudites pour servir la vengeance de la Mer Souveraine. Puis vient le Grand Cœur de phosphore pour montrer aux escadrons de vagues furieuses la route vers les Astres, et c'est la charge infernale et le choc formidable où, dans un déchaînement de toutes les forces marines et célestes, sombrent dans les abîmes les combattants exaspérés.

C'est en foule impatiente que se pressent sous la plume du poète les détails les plus pittoresques, les traits les plus neufs et les plus ingénieux. Il n'est pas d'exemple dans notre littérature, et peut-être dans aucune autre, d'une pareille abondance de métaphores. Et quelle opulence et quelle grandeur dans la plus part d'entre elles ! Tantôt ce sont les « vagues au grand corps d'émeraudes élastiques tout huilé de pourpre et d'or » s'esclaffant d'un vaste rire adamantin qui « lézarde les voûtes du silence » ; c'est le Soleil qui lance « tous ses dards en pluie d'or » ; c'est la Mer souveraine qui « hausse son grand torse de titane, et ses mamelles bombées ainsi que des coupoles » ; c'est

La Nuit comme une Icone formidable d'ébène.

Ce sont « les Etoiles flexueuses en leurs voiles palpitants de pierreries ardentes » accoudées aux créneaux étincelants de l'Infini, « avec un nonchaloir de gestes lumineux » : Ce sont les étoiles encore « Entremetteuses divines aux yeux de perles », auxquelles les vagues crient, menaçantes :

« *Par delà vos murailles inaccessibles,*
Nous mâcherons à mille dents vos grands cœurs d'or !
Chaude ripaille ! et nous les engloutirons
Dans nos panses humides et transparentes ! »

Sans doute les timides lecteurs effarés de tant de fougue et de tant de licence refuseront de le suivre en cette conquête audacieuse, mais comme le Dante qui l'a précédé dans cette route sidérale, il peut dire à ceux-là :

O voi che siete in piccioletta barca,
Desiderosi d'ascoltar, seguiti
Dietro al mio legno che cantando varca,

Tornate a riveder i vostri liti,
Non vi mettete in pelago ; chè forse,
Perdendo me rimarreste smarriti.

Mais les autres qui ne s'effraient point des vertiges du Rêve et se complaisent dans ses envolées merveilleuses, trouveront dans la *Conquête des Étoiles* les satisfactions les plus complètes qu'ils puissent souhaiter.

(La Critique internationale).

DE B.-H. GAUSSERON :

. . . . . .

Il m'est, d'ailleurs, une transition naturelle pour passer au « poème épique » de M. F.-T. MARINETTI, lequel s'intitule *La Conquête des Étoiles* (EDITIONS DE LA PLUME). Ce poème écrit d'après la prosodie nouvelle, dont, — j'ai honte de l'avouer, — je n'ai encore pu, malgré toute ma diligence, apprendre ni la norme, ni les écarts permis, témoigne d'une richesse de vocabulaire qui pousse irrésistiblement au gaspillage, en même temps que d'une imagination sans bride, mais éperonnée frénétiquement. Après bien des vers, — et des revers, — le poète reçoit d'une Étoile mourante, « à demi nue et toute flexueuse avec sa chair moite et verdissante », un baiser funèbre inondé de larmes d'amour, qu'il savoure longtemps,

« pour en mourir, pour en mourir », et le poème épique s'arrête sur ce finale :

L'aurore clarifiée par ces larmes divines,
Et souriant d'extase sibylline,
Emboucha son grand cor d'ivresse et d'amertume,
Qui chanta, rouge, sur l'horizon comme un soleil levant,
Avec, au loin, une agonie d'échos et de sanglots
Noirs et des caillots de sang,
Dans les mâchoires éclatées des grottes moribondes !...

(Le Monde Moderne).

DE **JEAN LORRAIN** :

Cher monsieur et cher poète,

J'aurais aimé connaître le chantre grandiloquent et passionné de la *Conquête des Étoiles*.

Moi, qui suis normand, mais non pas de Sicile, mais des hauts plateaux et des falaises de la Normandie qui fournit Guillaume le Conquérant et brûla Jeanne d'Arc, j'ai retrouvé dans la sauvagerie écumante, on dirait de votre poésie, comme un écho des splendides véhémences des vieux Scaldes de ma race !

C'est aussi peu italien que possible et tumultueux comme une tempête de l'Océan.

D'ailleurs nous en reparlerons.

Oui, vous avez deviné juste.

Je passerai une partie de l'automne en Italie, à Venise et à Florence, et je m'arrêterai forcément à Milan.

Voulez-vous me croire très touché de la ferveur et de l'élan de votre amitié.

DE RACHILDE :

J'ai bien reçu votre poème, mon cher Monsieur Marinetti, et je l'ai lu, ce qui est étonnant de ma part, car je ne lis jamais de vers, n'étant pas poète et me voyant forcée de lire bien trop de prose, par métier, hélas.

Je le trouve très beau et je suis bien certaine que vous l'avez fait en face même des éléments déchaînés, de la mer en furie et d'une pluie d'étoiles filantes, tant est vive l'impression que l'on en reçoit.

J'aime les imitations que vous faites du bruit des vagues et de leurs bizarres *stridences*. « Stridionla ! Stridionlaïre ! »

Mais vous passerez, dans les modernes, pour un vieux

romantique, parce que vous avez des ressemblances flatteuses avec Victor Hugo.

Pierre Quillard est un poète trop juste, je pense, pour ne pas saisir l'effort dans une œuvre relativement assez vaste pour donner tout le tempérament d'un homme.

Cependant il y a des choses qui ne lui plairont pas à cause des fameuses idées romantiques... peut-être...

. . . . . .

Mes meilleures amitiés.

DE LÉON DIERX :

12 août 1902.

Mon cher confrère,

Je vous remercie infiniment de votre trop flatteur envoi de *La Conquête des Etoiles*. J'y ai admiré un grand souffle vraiment épique, une somptueuse richesse de description et une rare puissance de visionnaire.

Je vous envoie, avec tous mes compliments, mes cordiales sympathies.

DE ÉDOUARD ROD :

Paris, le 10 novembre 1902.

Monsieur,

Je suis bien en retard pour vous remercier de votre *Conquête des Étoiles*, dont j'ai goûté la luxuriante fantaisie, le symbolisme et la richesse d'expressions.

Vous voudrez bien m'excuser le retard, et trouver ici, Monsieur, avec mes remerciements, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

DE HENRI DE RÉGNIER :

Paris, 10 août 1902.

Mon cher confrère,

J'ai beaucoup regretté de manquer votre visite quand vous êtes venu m'apporter votre livre, dont je viens seulement de terminer la lecture. L'idée et la composition de votre poème sont fort belles et vous prouvez au maniement des rythmes une savante habileté. Vous y joignez une heureuse abondance d'images, un mouvement et une force remarquables. Il y a dans votre œuvre des pages superbes que j'ai lues et relues et dont je vous prie d'accepter

mes plus sincères compliments, en même temps que d'agréer mes sentiments de vive sympathie.

DE ALBERT MOCKEL :

Liège, 8 octobre 1902.

Cher monsieur,

J'ai lu votre épopée avec un intérêt très vif et j'ai admiré la hardiesse que vous avez eue, de tenter un pareil effort. Le genre épique est aujourd'hui négligé par les poètes, et peut-être n'est-ce point sans raison.

Il exige non seulement les qualités d'ampleur qui vous sont départies, mais encore une sorte de foi crédule dans l'imagination créatrice qui doit évoquer et vivifier les personnages de l'action. Quelle difficulté plus grande lorsque ces personnages ne sont point des hommes ! Il faut un souffle de poésie vingt fois plus ardent et plus fort, pour leur prêter le rythme et la chaleur de la vie qui les font communiquer avec nous.

Je n'oserais dire que vous soyez venu à bout de toutes les difficultés d'une pareille entreprise ; elles eussent peut-être effrayé Victor Hugo. Mais comment ne pas reconnaître la hauteur de votre dessein ? Vous avez mis en œuvre

les ressources de l'éloquence latine, et avec une abondance toujours renouvelée.

Et ce qui m'émerveille c'est cette connaissance approfondie de notre langue, qui vous permet, à vous, Italien, d'user comme en vous jouant de toutes les richesses de l'élocution française.

Merci une fois encore, cher monsieur, et croyez-moi bien confraternellement vôtre.

DE PAUL ET VICTOR MARGUERITTE :

Merci, cher confrère, pour le beau et lyrique livre que vous avez bien voulu nous adresser, et qui semble, selon une phrase de Shelley, « peint avec les couleurs du tremblement de terre et de l'éclipse ». On pense à la puissance des éléments déchaînés, au furieux vent du large. Veuillez nous croire très touchés et reconnaissants de ce précieux témoignage de sympathie littéraire.

DE JEAN DORNIS :

7 septembre 1902.

J'ai reçu, j'ai lu, j'ai lu d'un trait, comme on vide une coupe divine, le magnifique poème de la mer que vous avez eu la grâce de me faire parvenir. Merci !

Vous m'avez donné la *sensation* de la « Mer souveraine » à chaque ligne, à chaque vocable choisi, rare, précieux. Vous avez envoyé un large souffle marin, un large souffle évocateur et heureux dans la solitude austère de mes grands ombrages, et, pour une heure, les projectiles d'embruns, les pierreries de la mer, ses béryls, son azur, ses majestueuses chevelures, ses rides granitiques, ses saccades croulantes, ses grands chevaux aux croupes véhémentes, ont plu, étincelé, palpité, souri, tremblé, fondu, mugi, bondi, victorieusement henni dans mon profond silence : Merci ! Et qui, quel poète, quel amant d'Idéal n'a savouré comme vous, poète, le funèbre baiser de l'Étoile : « pour en mourir, pour en mourir... » ?

Vous êtes un Poète, un *vrai Poète* : merci.

Admirativement. Cordialement.

DE PAUL ANDRÉ :

Enfin, voici le poème épique dans toute sa tumultueuse, audacieuse, superbe splendeur ! M. F.-T. MARINETTI chante *La Conquête des Etoiles* et son imagination luxuriante est servie par une opulence d'images et de mots dont on garde longtemps le souvenir chatoyant et sonore.

Les Vagues de la Mer coalisent un jour leurs forces mugissantes. Leur menaçant tumulte cabre ces « Vétérans de la Mer Souveraine ».

... Las de dormir au fond des grottes bleues,
Encastrés comme des gemmes colossales dans des pierres,
...las de grignoter les brise-lames
Et de croquer au large les escadres.

Le soleil des fulgurants midis d'or incendie la mer et les cohortes de vagues s'apprêtent à bondir vers les dieux tout-puissants de l'Espace.

Je voudrais citer la description majestueuse du cortège de l'armée de la Mer. La place me manque et je ne saurais me borner dans cette avalanche de beautés. Les vers sont martelés dans ce métal rude et vibrant qui signalent chaque passage des Trombes, des Cyclones et des Typhons, ces bataillons bouillonnants d'une armée irrésistible.

Au large passent des escadrons de Vagues,
Par chevauchées véhémentes et radieuses,
Et je songe à l'horizon de sables embrasés
Où passe le Simoun poussant à fond de train,
A toute folie, ses onagres et ses zèbres diaboliques
Crétés de flammes, qui semblent,
Crispés au loin par la vitesse,
Des traits de plume horizontaux sur la pâleur du ciel.

Quel souffle formidable exhale en ce moment l'inspiration du chantre de pareilles épouvantes ! Avec quelle ardente explosion de lyrisme il dit la suprême bataille, le corps à corps éperdu des Mers et des Étoiles !

Ce rêve épique est d'une puissance descriptive merveilleuse. Il évoque avec une magie de mots admirables une titanesque mêlée dont on garde longtemps le souvenir frémissant, tumultueux et sonore...

(*La Flandre libérale,* de Gand).

DE GIAN PIETRO LUCINI :

Il poeta si sforza a creare : cioè a gravare di un nuovo *peso* la superficie del globo. Coalgola l'astratto, determina ed imagina stabilmente l'assoluto, figura il mistero, orga-

nizza l'invisibile, dà nome all'inconosciuto : questa è l'opera e l'ambizione nova del genio demiurgo.

E demiurgo, il Marinetti, sforza le leggi fisiche per le leggi ideologiche della imaginazione, antropomorfizza il mare, l'uragano, i venti, l'onde, i cicloni, le trombe, le stelle ; ed, in una notte di sogno et d'incubo, di tragedia e di schianti, solleva l'oceano alla rivolta contre il cielo impassibile e beffardo.

La Conquista delle Stelle si affaccia giovanilmente ardita sprezzando molte regole per osservare la regola maggiore della personalità. Essa coesiste colla persona del Marinetti, col suo carattere, come coesistono li abiti ch'egli porta comunemente e che non lo mascherano, nè lo deformano.

Usa del verso libero, rettificato, secondo la sua coscienza ed il suo temperamento ; sforma, compone, spezza il classico alessandrino ; perchè, dalle membra sparte di questa sequenza musicale, altre ne possa creare che esprimano quanto vuole.

Ama la dissonanza e le cesure brusche ; non corre in traccia della rima ; l'accoglie quando sgorga logica dal pensiero ; tormenta piuttosto alcune consonanti vocalizzate, perchè, auditivo di natura, non vuole nulla lasciato che contribuisca alla soddisfazione dell'orecchio. Si compiace delle materialità dei raffronti ; un sentimento ed un

atto trovano similitudine in una cosa : è colorista e nota tutti i passaggi delle ombre e le loro suddivisioni degradanti ; passionale, insuffla vita ed esaspera il movimento iperbolicamente.

Ma queste sue qualità di abbondanza sono alcune volte eccessive : la linea del poema si stanca ai suggelli ripetuti delle sue impronte che si ripetono. Difetto ; qualche volta monotonia inutile e stanchezza di pensiero : per troppo esprimere dimininuisce l'espressione.

Giovane, il Marinetti, di nome italiano, di famiglia milanese, domani saprà morigerare la sua esuberanza e sintetizzare la sua forma. Per ora, innamorato e cosciente dell'arte, proceduta dalli innovatori francesi ultimi, non poteva fare meglio e di più.

(*L'Italia del Popolo*, de Milan).

DE V. TOCCI :

Cosi, nella *Conquête des Etoiles*, F.-T. MARINETTI ha cantato nel fervore d'uno di quegli attimi infiniti che par difendano delle loro ali misteriose l'ascensione epica della nostra follia, la guerra del Mare contro le Stelle, del-

l'abisso contro il cielo, l'eterno cimento della realtà colla idealità.

Questa la visione epica sorrisa al giovane poeta, nelle blandizie d'un verso fluido, numeroso e ricco, prodigo di imagini peregrine che tutte ricercano le più sottili e vive analogie delle cose.

Les Savants, gli uomini d'ordine, i soliti borghesi della letteratura definiranno e giudicheranno senza appello, con una paroletta senza espressione, coniata nel loro cerebro categorico, questo genere poetico : *poesia decadente* : ma *les savants ont tort* ; chi ne dubita più, ormai ?

Il concetto dell'arte, fortunatamente, s'è oggi sottrato ad ogni schiavitù di scuola, ad ogni pregiudizio d'indirizzo : i pedanti, gli eunuchi cerebrali guardano ancora, gelosamente, il gineceo dell'ignoranza e gracidano ancora alla luna : ma al loro uggioso metro non si soffermano più nemmeno i fanciulli, nelle sere di state ; meglio, allora, rincorrere le lucciole palpitanti un'ambigua e scialba luce fosforecente.

F. T. Marinetti s'è accinto ed ha approdato con questo suo imaginoso poema siderale ad un fine nobilissimo ed ha segnato nel diafano simbolo che lo anima, un'alta significazione ideale.

(*L'Alba*, de Milan).

DE G. BONASPETTI :

La vena inesauribile del poeta non ha scaturigini sempre egualmente pure, nè manda zampilli di grazia sempre egualmente squisita e peregrina. Il poeta dà troppo sovente prova d'intemperanza, e l'intemperanza è una cattiva consigliera del gusto estetico. Troppo spesso, affascinato dalle stesse creazioni della sua fantasia, egli s'indugia infatti a considerarle con eccessiva compiacenza, a delinearle con ogni nitidezza di contorno, a dipingerle con colori speciali, e non s'accorge che man mano che il quadro presenta vari centri d'interesse, esso perde anche la sua coesione e la sua unità e rende impossibile ogni sintetica visione da parte del lettore.

L'eccessiva abbondanza di particolari, alcuni dei quali presentano affinità troppo sensibili per suggerire una più larga varietà di atteggiamenti poetici, induce forzatamante il poeta a certi ritorni descrittivi, a certe ripetizioni di figure, di immagini e di locuzioni che se non provocano vera monotonia tolgono pero al fantastico poema la caratteristica di cui più abbisognava : una geniale e continuata vivacità di forma.

Souvent trop d'abondance appauvrit la matière,

disse un poeta troppo lodato da Voltaire, e troppo deriso dai giovani scrittori della Francia contemporanea, e la *Conquête des étoiles* ci appare appunto esteticamente più impoverita là dove più ostenta esuberanza di motivi poetici, pittorici e decorativi, disperde vanamente preziosissime energie creatrici e ottime qualità di lingua e di stile.

Nonostante questi difetti, i quali riguardano esclusivamente l'orditura, la condotta e l'armonia del poema, *La conquête des étoiles* rappresenta tuttavia lo sforzo più nobile ed elevato compiuto finora del Marinetti nel campo sereno dell'arte. Egli era già stato accolto trionfalmente nei più scrupolosi cenacoli letterari parigini per varie sue liriche piene di musicale dolcezza, di orientale abbandono e di raffinata sensibilità, ma non aveva ancor rivelato, come in alcuni fammenti di questo poema, una così geniale versatilatà d'ingegno, un soffio lirico così potente, una così assoluta padronanza di lingua una così vivace e pittoresca eleganza di stile, una si ricca varietà di metri e di ritmi, snodantisi agili e sicuri nelle volute capricciose del verso libero. Se nella *Conquête des étoiles* manca dunque, a mio avviso, il poema, il poeta però c'è, un poeta forte, vibrante, originale, ed opere assai più perfette ha ormai diritto di aspettarsi da lui la giovane e promettente letteratura francese.

(*La Perseveranza*, de Milan).

DE LINO FERRIANI :

Ma tutto cio non puo vietarmi d'ammirare *La Conquête des Etoiles* del dott. F. T. Marinetti (Paris, Editions de la « Plume », 1902) : un poema epico, diviso in diciassette scene davvero splendido par forma, per richezza signorile d'imagini deliziose, di potente simbolismo, come è raro incontrarci in similie genere di letteratura eccezionale. Marinetti è un giovane italiano, ma dotto nel verso fracese, che maneggia con fine arte aristocratica, e in cui vibra un soffio lirico che ha talora sapore squisito cisorhugiano. Le bellezze della natura, i sorrisi delle notti stellate, le dolci melanconie della « celeste paolotta », le tempeste del mare, le gradezze dell'infinito, il mormorio delle onde hanno in lui un vero poeta con splendori wagneriani, che affascinano il lettore, anco se questi intenda l'arte in altro modo. Equo pero tributargli il dovuto alto encomio, come equo formare l'augurio che Marinetti consacri la mente geniale, erudita, il cuor nobilissimo a quell'arte viva, umana, terrena, che ha un compito grandiosamenta civile.

(*La Libertà*, de Padoue).

DE PAOLO BUZZI :

Squarci descrittivi, che non esito a dire meravigliosi, si trovano in più punti del poema. La rassegna evolutiva delle Trombe marine, la imagine vorticosa del Simoun, la mistica apparizione delle stelle alle merlature delle fortezze siderali, le veementi coreografie dei Cicloni, portano nel quadro titanico i soffi dell'infinito con un interrompibile moto wagneriano di ritmi e di fragori.

Il poema è scritto in versi liberi. L'orchestra moltiplica i suoi strumenti a grado infinitesimale. Il poeta crea i suoni come e quando gli occorrono.

Indi, ampiezza illimitata di concezione ed inesauribili trovate d'effetti fonici : una tecnica che consente ad ogni poeta di concepire il suo verso o piuttosto la sua strofe originale, di scrivere il suo ritmo tipico, personale, in vece d'indossare un'uniforme tagliata dapprima e che lo riduce ad essere non altro che l'allievo d'un tal predecessore glorioso. Un accento generale (come nella conversazione dirige tutto un periodo) nella declamazione dirige tutta una strofe e vi fissa la misura dei valori uditivi.

Questo accento (simile nella sua essenza, per tutto il mondo in questo senso, che ogni passione presso tutti gli uomini produce press'a poco lo stesso fenomeno d'accelerazione o di rallentamento) è comunicato alle parole per

mezzo del sentimento che agita il conversatore od il poeta unicamente, qualunque accento tonico o valore fisso le parole medesime potessero in sè limitare. Questo accento d'impulsione dirige l'armonia del verso principale nella strofe, o l'impeto di un verso iniziale che possa imprimere il movimento all'idea evoluta. E gli altri versi, a meno che non si ricerchi un effetto di contrasto, devono modellarsi sui valori di questo primo, tali quali li ha fissati l'accento d'impulsione. E', insomma, quella legge fondamentale che il Mockel e il de Souza hanno fatto rilevare studiando il ritmo poetico e che essi chiamano l'accento oratorio.

(*La Sera*, de Milan).

DE « PASQUALE DE LUCA » :

I giornali parigini si vanno occupando, in questi giorni, di un libro di un poeta italiano che, a malgrado della sua età giovanile — egli non ha ancora toccato il termine dei cinque lustri — col suo talento originale e vibrante di genialità, è riuscito a farsi notare nella folla degli scrittori francesi, riscuotendo elogi ed incoraggiamenti davvero eccezionali. Il libro — mi pare di averlo altra volta accennato in queste medesime colonne — è un poema lirico,

« un beau et lyrique livre — giusta quanto affermavano testè Paul e Victor Marguerite — qui semble selon une phrase de Shelley « peint avec les couleurs du tremblement de terre et de l'éclipse »... On y trouve la puissance des éléments déchaînés et le furieux vent du large... » Poichè il protagonista di questa fantasia lirica è il Mare, « la Mer souveraine » (personificazione dell'Umanità) che muove con ogni sua potenza alla conquista del cielo.

In ogni modo, e sotto qualsiasi aspetto la si riguardi, l'opera di questo giovane — nella quale Jean Lorrein, una delle più balde forze della giovane poesia francese, rileva « un impétueux génie » — è degna di ogni considerazione anche presso di noi ; com'è degno di ogni encomio il suo sforzo continuo e constante verso un ideale d'arte elevato e gentile in un' epoca come questa troppo sterile di aspirazioni e troppo bottegaia.

Il Marinetti ha cultura letteraria e gusto estetico non comuni, ha fantasia e forma, stile polito e tavolozza vivace, immagini pronte e spunti di armonie originalissimi ; — talvolta l'esuberanza del suo temperamento eccitabile in sommo grado gli fa esagerare tutte coteste qualità ; ma l'esuberanza è il difetto dei giovani, ed egli riuscirà senza alcun dubbio a eliminarlo e a darci quell'opera perfetta che sarebbe assurdo pretendere a ventiquattro anni, quando non si possono ancora disciplinare le nostre forze im-

petuose, e la estrema e oscillante sensibilità ci fa perdere così spesso l'esatta visione delle cose. Essere semplici e sinceri sono virtù punto facili a riscontrarsi nei giovani scrittori. Esse si acquistano con l'età e con la perseveranza nel lavoro. Ecco perchè bisogna mostrarsi piuttosto indulgenti, quando altre qualità peculiari possano compensare ; e nel temperamento poetico del Marinetti ve ne sono a dovizia, ripeto, e segnatamente quelle di un'assoluta padronanza nella lingua e di una pittoresca eleganza stilistica, di una varietà prodigiosa di immagini e di una fastosa ricchezza di motivi lirici e di suggestive cadenze ritmiche.

(*La Lombardia*, de Milan).

DE EZIO FLORI :

Così la fervida fantasia, l'agile ingegno e lo squisito senso poetico di F. T. Marinetti ci hanno dato il vero e l'unicamente possibile poema epico della età moderna ; così la mitica leggenda della scalata all'Olimpo per opera dei Titani si è riprodotta oggi per l'inestinguibile senso atavico delle succedentisi generazioni ; in tal modo, per l'inevitabile legge dei ricorsi storici e psicologici, è stato

ritentato il miracolo del Prometeo eschiliano e si è ripetuto il sogno di Dante, di Gœthe e di Shelley.

Perchè tutto il poema balza spontaneo e intangibilmente integro dalla mente e dall'anima dell'autore, come le antiche rapsodie dalla fantasia e dal cuore degli uomini primitivi. E nei molteplici episodii, svolgimenti integranti dell'azione, non v'è nè artificio retorico nè sfoggio d'inutili particolari ; ma tutto è animato, coordinato e diretto all'ideal linea principale, pur nei minuti particolari, *nuances* di chiaroscuro, di necessario più che conveniente effetto.

E tutte l'ansie e le aspirazioni dell'anima moderna, i tentati voli delle fantasie e del genio, lo sforzo gigante ed immane delle collettività nel raggiungimento di un ideale supremo e sempre irraggiungibile, tutto cio, dico, è mirabilmente sintetizzato nel grandioso simbolo del mare che s'innalza alla conquista delle stelle, ed è efficacemente espresso in una plastica e sonante forma d'espressione, che si colora delle irradiazioni più dense e urlanti, più chiare e delicate dei solenni spettacoli di natura.

Nella magnifica opera d'arte, simbolo e realtâ si svolgono, procedono e si risolvono paralleli e pur sempre indissolubilmente uniti e compenetrati, per cui, quando la significazione ideale è svanità, rimane sempre il vasto or-

ganismo materiale, concezione superba di proporzioni, di armonie e di ritmi.

La Conquête des Etoiles, quantunque opera di un giovane (anzi forse per questo !) segnerà certamente una pietra miliare nella storia della poesia contemporanea.

(*Lega Lombarda*, de Milan).

DE VALENTINO SOLDANI :

Il poema si eleva per il profondo concetto, su tante e tante concezioni espresse in forma poetica, di qua e di là delle Alpi.

F. T. Marinetti, in questa sua epica, si allontana da tutto quanto c'è di molto volgaro e di troppo comune nella vita e nell'arte.

In ogni canto, quanto trasparente è il simbolo di umane febbri e d'illusioni, di umani sconforti e d'impeti ribelli ! Come vive traspariscono nell'estollersi furioso e penoso del mare, le furie e le pene dei dannati dalla fede nell'Ideale !...

E cosi quello che fu ribellione dei figli di Titano contro l'adunatore di nembi usurpatore del trono di Titano, e quello che fu ribellione degli Angeli all'annunzio che

Jehova fra il proprio trono e le lore sfere celestiali avrebbe un giorno posto la creta terrena, qui nel poema del Marinetti è ribellione dell'anima umana, profonda e latebrosa come il mare infinito, come l'oceano complessa ed agitata contro gli inganni del cielo, di cui la più blanda e dolce e soave promessa è appunto il tremolante sorriso delle stella.

E così alla snervante mollezza di queste abitatrici del cielo, contrasta con sapiente disposizione poetica l'agitarsi dissennato dell'oceano sacrificatore d'una parte di sè per raggiungere la conquista, mentre un'altra parte si ribella all' ordine di battaglia.

Tutta una sobria forza di metro e d'immagine coloriscono meravigliosamente questa visione del poeta animatore dell' immensurabile mistero dell'oceano, simile alla visione macabra di Ezechiello. Poichè ogni onda, ogni corrente, ogni cavallone, ogni spruzzo, si anima sotto l'irruenza delle immagini poetiche assumendo la figura fantastica d'un assalitore. E immagini, e urli di disperazione si fondono fino al grido ultimo di guerra per affievolirsi nella elegia delle stella morente, trofeo doloroso in cui la vittoria s'intristisce più della sconfitta.

Questo il concetto elevatissimo che ho notato nella *Conquête des Etoiles* di F. T. Marinetti.

E poichè il volume ha anche rari pregi di forma come di concetto, lo segnalo entusiasmato in questo decader miserevole di poesia vera.

(Il Corriere Italiano, de Florence).

DE G. S. GARGANO :

In un'elegante edizione della *Plume*, F. T. MARINETTI ha pubblicato in questi giorni un suo poema, *La Conquête des étoiles*, del quale i giornali francesi si occupano con molto interesse. L'autore descrive, nel suo graduale progredire, una vasta e rapida tempesta nell'Oceano Atlantico, vista d'all'alto di enormi rocce, cogliendo le analogie del movimento delle onde, del barbaglio dei lampi, delle sonorità del fumine, dei rivolgimenti dei cicloni, e rappresentado l'elevarsi furioso delle onde che sembrano voler toccar le stelle. I fratelli Margueritte hanno detto che il libro « sembra dipinto coi colori del terremoto e d'ell'eclissi. » Esso ha del resto un valore simbolico, e il mare che è il protagonista di tutto il poema non è che la personificazione dell'umanità che muove con ogni sua potenza alla conquista del cielo. Come si vede il giovane autore

italiano è un seguace della nuova scuola, e se ha di questa alcuni difetti, che la critica rileva, ha però un impeto singolare per cui si distingue tra la folla dei troppi ed oscuri simbolisti.

(*Il Marzocco*, de Florence).

DE GIUSEPPE DE ROSSI :

Arriviamo un poco tardi a parlare di questo ardito poema scritto nella più suggestiva delle lingue moderne da uno dei più vivaci poeti italiani. Poichè il Marinetti è italiano ed ha prescelto questa veste straniera per la musa sua poichè, col suo felice acume, egli ha compreso come quel poema di sfrenatezze marine lanciantisi, verso il cielo alla conquista delle stelle, meglio e più validamente potesse andar pel mondo vestito alla foggia dei Mallarmé e dei Kahn, suoi fratelli maggiori di concetti e di forme.

Questo ricco poema — ricco d'immagini, di melodia e di dramma — è l'affermazione sicura d'un ingegno vivido e potente. Nel simbolismo suo esso vorebbe narrar dello slancio sublime ma inutile dell'umanità verso la gloria, e in tutto il seguire della lotta tremenda delle stelle sono

quadri di bellezza grande e di superba poesia. Dicono che il Marinetti non abbia ancor venticinque anni : e quando uno scrittore cosi baldo della sua giovine età, sa dare all'arte un libro come « La Conquête des Etoiles » ha ben diritto alla maggior gloria riservata ai poeti.

(*La Tribuna*, de Rome).

DE ANNIBALE GABRIELLI :

Tentare, come il Marinetti ha fatto, la materializzazione e la personificazione di tutte le occulte forze della Natura, dando azione, gesto, moto, passioni a Onde e Cicloni, Flussi e Riflussi, al mare, al cielo, ai venti, alle folgori sembrerebbe impresa aristicamente fallita già mentre si annunzia, ai tempi che corrono !

Riesce percio di sommo interesse il fatto che un giovane di ventiquattr'anni abbia avuto quest'ardimento. Il poeta (e si capisce) è spesso trascinato all' eccesso, all'iperbole, perfino al barocchismo delle immagini ; ma è il difetto del suo pregio. Invero, non si prosegue impunemente per ben diciannove canti a sollevare le onde dell'oceano, a suscitare trombe marine e mostri, a immaginare per gli spazii

infiniti eserciti siderali od acquatici, senza stordire gli spettatori di questa grande battaglia : e quando lo spettatore, quasi disfatto e annichilito, sta per gridare : — Basta ! — altre luci, altri suoni, altri rombi lo colpiscono di nuovo stupore. Più d'un critico (e molti ormai sono stati i recensionisti plaudenti a questo Poema) vi ha molto trovato del wagneriano. Ma forse, al richiamo dei critici porse niente più che occasione il ricordo delle Walkyrie galoppanti pel cielo.

Se si riesca (e non è agevole) a leggere il libro con calma, si resta dubbiosi se vi prevalga lo stilista o il poeta. Quando questo s'indugia nella descrizione oltre ogni misura, voi pensate : — è uno stilista straordinario ; — ma quando il prodigo facitore di versi liberi torna, con rapidi e felici passaggi, alla sua iniziale visione, voi dite : — è un poeta vero. —

(*Il Fanfulla della Domenica,* de Rome).

DE BENEDETTI :

Dans le monde des lettres la production n'est pas moins intense. M. Marinetti vient de donner, à la critique italienne, un volume de vers qui a déjà eu un sympathique retentissement en France : *La Conquête des Etoiles.*

Je ne suis pas un littérateur, ni à la hauteur de ce genre de poésie, pour juger de l'exquis sentiment qu'inspire sa muse. Dans la décadence bourgeoise, certes, M. Marinetti représente quelque chose de très distingué. Son volume, édité par *La Plume*, qui a eu la chance d'attirer sur l'auteur les dards de l'attention des gens de lettres, est aujourd'hui le *vade-mecum* poétique de toutes les dames de notre aristocratie.

(*L'Italie*, de Rome).

de GIULIO DE FRENZI :

F. T. Marinetti, fra i giovani campioni di quella letteratura cui è rimasta appiccicata per il divertimento degli imbecilli, l'etichetta di decadente, e che da quindici anni accumula i suoi frutti preziosi intorno alle *petites revues* — donde di tratto in tratto escono alla notorietà del capolavoro maestri quali Maurizio Maeterlinck e Paul Adam — fra quei giovani, Filippo Tommaso Marinetti non è, già da qualche tempo, un neofita. Alcune sue poesie conseguirono nei cenacoli letterari di Parigi così schietto successo, da meritar l'onore d'esser recitate ai *Samedis populaires* del teatro Sarah Bernhardt.

La Conquête des Etoiles, testè pubblicata dalla *Plume*, dovrebbe essere ed è l'affermazione attesta dal suo ingegno poderoso. Poema epico e, insieme, simbolico, narra lo slancio sublime e inutile dell'umanità verso la gioia. Le onde ergentisi su su dagli abissi dell'oceano verso le vietate stelle, in cui brillano tutte le nostre brame insoddisfatte e ardono tutte le felicità perfette, sono le moltitudini cui affanna da secoli sempre più acre l'assillo divorante del desiderio vano. Visioni fantastiche di urti caotici, di cataclismi primordiali si susseguono paurose e potenti, come dipinte dalla feconda prontezza d'un affrescatore geniale. L'assalto che la montagna acquea, frangiata di culmini schiumosi, dà all'inviolato mistero del regno siderale è disperatamente respinto. Ma le stelle cedono, in un fatale ruinare su l'onde che le hanno tentate. Il mare toccò il cielo, e non l'ebbe perchè lo distrusse.

La nuova alba malinconica illumina, di tra gli estremi singhiozzi dei flutti appena sedati, l'agonia dell'ultima stella precipitata nel profondo oceano.

A Gustave Kahn, divulgatore, se non proprio creatore del verso libero, è dedicato questo poema in versi liberi, al quale frequenti reminiscenze formali del Baudelaire, del Mallarmé, del Kahn stesso, non tolgono il vanto

innegabile di una prepotente originalità concettuale. Altri si affatichi a rilevar l'uggia di certi ritorni troppo artificiamente wagneriani dei motivi lirici che il Marinetti predilige, il soverchio diffondersi di certe descrizioni, o l'intemperanza cromatica di certe immaginose figurazioni.

Un giovane di ventiquattr'anni — tanti ne ha, per quel che altrove leggo, il poeta — un giovane di ventiquattr'anni che sa infondere così vivo soffio d'arte e di pensiero in un'opera di superiore saldezza e nobiltà, ha ben il diritto che gli si risparmiino simili spulciature.

E il Marinetti merita lode anche per aver assunto dalla Francia lo stromento che la patria non avrebbe potuto fornirgli così organicamente adatto a plasmare la materia e l'indole della sua poesia. Francese, e modernamente francese egli è nell'anima e nell'arte per la indeterminatezza suggestiva del fantasma poetico, per l'esuberanza sfrenata del periodo lirico. Se avesse ceduto a un malinteso spirito di patriottismo, egli sarebbe stato, probabilmente, un pessimo poeta italiano di molto e inservibile ingegno. Avrebbe scritto di quei versi aritmici che alle persone di miglior gusto paiono tanto discordi dall'essenza della nostra Musa...

Così, invece, ha seguito la sua via. E anche per essa, meglio di Jean Moréas — se è vero che l'Italia odierna

sia più degna d'affetto che non l'odierna Grecia — più fedelmente amare ed onorare la terra ove nacque.

(Il Travaso delle Idee quotidiano, de Rome).

DE TÉRÉSAH :

Nella storia, nella leggenta, nell'arte, l'epopea della ribellione umana è antica come la vecchia anima che matura sordmente la rivolta per scagliarsi, armata di folgori e di ruggiti, all'assalto. Impeto superbo che ruina in tragedia, titanico slancio che ricade e muore in disperato anelito, impresa fantastica o eroica di conquista che si tramuta in spaventevole sbaraglio, la ribellione ha sempre offerto materia inesauribile meravigliosa al pensiero, al sogno, alla vita. Il soggetto è eterno come l'amore e come il dolore che genera l'odio o la disperazione ; ed esercita naturalmente il fascino supremo sugli spiriti più atti ad accoglierne la vastità tempestosa, poi che gagliardie ribelli di giovinezza li incitano e sorreggono.

Toccava quindi a un giovane riprenderlo ancora una volta e trarne opera di eletta poesia ; toccava all'alto ingegno, veemente e saldo ad un tempo, alla sensibilità lucida e profonda, al fervore imaginoso, ed anche al corag-

gio entusiasta di F. T. Marinetti, il giovanissimo poeta di origine italiana ma di nascita e coltura straniere, trarne l'opera di originale e vivida bellezza che è « La Conquête des Etoiles » ieri apparsa e già procedente sicura per un cammino di vottoria nella *città di luce*. Non a caso ho detto : coraggio entusiasta — perchè per accingersi, serenamente fiduciosi, in cosi giovine età, al lavoro immenso che comporta un'opera di tal significazione e di tal mole (il poema, diviso in 19 canti, consta di circa 4.000 versi) bisogna essere animati da un cosi puro impeto di dedizione all'ideale di una grande arte, abbeverata alle sue più nobili sorgenti, e da una cosi generosa ambizione d'artista che, per questo soltanto, chi concepi e scrisse la « Conquête des Etoiles » meriterebbe di essere considerato a parte nella schiera giovanile che s'avanza compatta alla conquista della gloria.

« Peint avec les couleurs de l'eclipse et du tremblement de terre... On y trouve la puissance des éléments déchaînés et le vent furieux du large... »hanno scritto i fratelli Margueritte. Ex. Gustave Kahn : « ...décrit d'un mouvement extraordinaire, fiévreux, riche, dans une langue où des fréquentes beautés apparaissent, comme des cabochons latents incrustés dans une étoffe déjà tissée de fils d'or. » Opera in cui dà baleni : « un impétueux génie » aggiunge Jean Lorrain.

Questa, la forma. E i nomi di Lorrain, di Kahn, dei Margueritte, basteranno a dimostrare come il successo ottenuto in Francia dal Marinetti esca dalla cerchia angusta di un cenacolo, ed anche da quella più vasta di una scuola, per sparziare in liberi orizzonti.

Di tal successo, l'eco va propagandosi ora tra noi, e meritatamente. Poichè se l'opera giovanile, che sembra inspirata ad un amore della vertigine sublime, ed è retta da così vasto soffio di poesia, potrà al critico severo non sempre apparire perfetta, innumeri, d'altro canto, ne appaiano le difficoltà accumulate volontariamente ed agilmente superate per forza di slancio lirico irruente, e non senza l'appoggio di un corredo di studii e di conoscenze che esorbitano dal campo stesso della letteratura. Tutto deve concorrere, per quanto è possibile, alla sognata perfezione del poema che sia anche opera d'arte : opera *di tutte le arti ?* Il sogno sarebbe magnifico.

(Il Telegrafo, de Livourne).

DE T. U. :

Vivida, originale e squisita opera d'arte questa « Conquête des Étoiles », poema superbo d'ispirazione e di stile

col quale il Marinetti si schiera, pur conservando intatta la sua personalità, tra quei simbolisti francesi che anno portato un così audace fremito di vita nuova e di libertà contro le antiche formule e le convenzioni da cui l'impeto lirico era, tavolta, costretto nel suo fervore di espandersi : e si schiera naturalmente tra i più giovani, tra i più arditi ed indipendenti, tra quelli infine che meglio rappresentano l'ultimo stadio di evoluzione della poesia francese.

Un poema in 19 canti, se non rappresentasse come questo una magnifica visione della natura animata da una magnifica visione interiore di vita, ed un non vano tentativo d'arte assolutamente superiore, starebbe se non altro ad attestare di una altissima ambizione poetica e di un ingegno superbamento gagliardo. L'attenzione simpatica della critica e del pubblico è quindi assicurata a questa raggiante giovinezza che è una promessa di fiera lotta e di sicura vittoria per la letteratura francese e un caro vanto sereno della patria italiana. Poichè, se il nostro poeta di cui l'infanzia trascorse sulle rive del Nilo misterioso all'ombra della fatidica Sfinge, fu educato a Parigi ed imparo a costringere la sua poetica foga orientale tra le flessibili volute del musicale idioma di Francia da lui prediletto, egli è e rimane buon figlio di questa nostra dolcissima terra fiorente di lauri sempreverdi per le corone immortali dei poeti.

Sarebbe, senza dubbio, singolarmente interessante lo studiare, dal punto di vista della rispondenza tra pensiero ed espressione verbale, la costruzione del verso libero adottato dal Marinetti per questo suo poema e l'apprezzarne il valore tecnico fatto di difficoltà varie e complesse agilmente superate, frutto probabile di un profondo studio artisticamente dissimulato sotto la vivace spontaneità e l'affascinante freschezza che caratterizzano l'intera opera sua. Pare, a me, che l'intima unione tra ispirazione e forma non sia mai stata così pienamente raggiunta : in questo poema, ch'è tutto slancio ideale, vertigine maravigliosa e fragore marino, il verso, ora si dilata veemente come un respiro umano di pieno petto, come una vasta ondata che flagelli terra e cielo ; ora si accelera quasi pulsante nell'ansia, scande il ritmo di un sangue urgente le arterie, si spezza improvviso in un singulto ; mentre qua e là sembra, ondeggiare in un lento sciacquio, o attenuarsi, perdersi in un fievole murmure di piccole onde smorenti alla spiaggia. La Plasticità delle immagini equilibra felicemente la tangibilità dei suoni : la bellezza della parola regge la poesia del pensiero : la ricchezza del vocabolario risponde in mirabile guisa alla esuberanza imaginativa ; per esse, il fantasma lirico si sdoppia in infinite parvenze e assume innumeri atteggia-

menti, non ristando un sol attimo dal tenere il lettore sotto l'impero della meraviglia e del fascino esaltatore.

(*Cyrano de Bergerac*, de Rome).

DE ARTURO COLAUTTI :

Gl'italiani in Francia.

Il momento è assai propizio per gl'italiani all'estero, non esclusa la Francia, già così irritata, così diffidente, per non dire ostile, verso di noi.

Il trionfo del *Trionfo* di Roberto Bracco a Parigi ne è una prova : il successo sempre crescente della *Conquête des Étoiles* di F. T. Marinetti, il giovane e geniale poeta bilingue, ne è la riconforma.

Quel suo magnifico fantastico poema, edito in elegante edizione, ottiene gli elogi ripetuti dei primarii giornali quotidiani e delle più importanti riviste letterarie di Parigi. Il *Figaro* stesso lo proclamava l'altro giorno una maraviglia di estro e di stile.

Tommaso Marinetti, nato in Alessandria d'Egitto da genitori italiani, ma italiano pur egli d'indole, di pensiero, di costumi, compì gli studii classici a Parigi, dove amorosamente apprendeva tutte le grazie della lingua e tutte

le finezze della metrica francese. Per desiderio del padre, egli assumeva poi la laurea di diritto all'università di Genova ; ma la fantasia prorompente lo distoglieva dalle giuridiche discipline per consacrarlo tutto all'arte della immaginosa parola.

Giovanissimo ancora, si era già fatto vantaggiosamente conoscere come collaboratore assiduo delle più reputate effemeridi letterarie, quali il *Mercure de France*, la *Revue blanche*, la *Vogue*, ecc. Ora, egli ha varato questo suo arditissimo poema figurativo — *La Conquête des Etoiles* — che con la possente ala delle iperboli multicolori e la profonda suggestione di uno stile caldo e sonante suscita l'interesse e l'ammirazione.

Il Marinetti appartione alla *nouvelle couche* dei « riformisti », i quali riconoscono il proprio capostipite in Verlaine, il colorista, il musicista sommo della parola, che per esso è armonia di tinte e di suoni, vibrazione di nervi e di anime. Ed egli, il giovane poeta franco-italiano, seguendo la orme del gran maestro decaduto, cerca nuove combinazioni musicali e pittoriche nel non implume verso, ottenendone effetti impensati e stupendi. La *Conquête* è veramente una conquista non pur degli astri, ma degli allori.

(Il Corriere di Napoli).

DE ELDA GIANELLI :

La *Conquête des Étoiles* è una potente sinfonia di suoni e di colori che trasporta nell'impeto vertiginoso e abbarbaglia il lettore. Una selvaggia magnificenza, un'irruenza e un'ampiezza tale di visione che, nel seguirla, la mente n'è sopraffata e si perde. L'orrore dell'oceano in ira, una lunga ira implacabile, puo suggerire alla mente ardente d'un poeta, d'un ben giovane e fiero poeta, tanta sorprendente vastità d'immagini.

Le onde immense, le onde antiche, i veterani del mare sovrano, dalle candide barbe di spuma, si sollevano, lanciando un loro selvaggio canto di guerra dal ritornello stridente, formidabile. Si credono irrisi dalle stelle dell'alto e ne giurano lo sterminio.

Chi vuol avere esatta idea di questa grandiosa fantasia di un conflitto tra il mare e il cielo, cerchi il volume e vi troverà tresori di bellezza.

Bellezza descrittiva : cosi la ridda dei venti, la Notte, patrona dei naufraghi, formidabile icona d'ebano, madre dei suicidi e dei genî ; la terribile cavalcata alla morte d'un esercito d'onde, indomite cavalle sferrantisi nell'abisso, incalzate da file sempre nuove sopravvenienti alla stessa sorte ; pagina concitata e superba, che fa pensare a quella di Victor Hugo, nei *Miserabili*, alla distruzione

del corpo d'armata napoleonico, precipitato per tradimento o destino al proprio suicidio nell'abisso. Bellezza di sentimento poetico, poichè infine è l'oppressione e l'ebbrezza e lo slancio del sogno che dà vita al poema.

(*L'Indipendente*, de Trieste).

DE CESARE LEVI :

Non capita tutti i giorni di vedere tanta maestria nel maneggio del verso, tanta precisione e tanta ricchezza di vocabolario al servizio di una fresca e spontanea immaginazione poetica, di tanta originalità d'ideazione, di una così calda passionalità di descrizione.

Il Marinetti, che appartiene alla giovane scuola simbolista francese, in questo suo poema epico immagina gli elementi del Mare partire alla conquista del mondo siderale : la sua azione si svolge in un giorno e in una notte. Le Trombe, guerriere dell'Oceano, ed i Cicloni, ed i Tifoni, ed i Licorni si schierano in ordine di battaglia, prote a « morder al cuore le stelle e ad ubbriacarsi del loro sangue divino » : il poeta descrive l'ordine della battaglia, rappresenta — con fantasia vivissima — tutte le fasi dei combattimenti, tutti gli episodi di quella titanica lotta.

E con una precisione di termini, con un'esattezza, che direi quasi matematica, nel definire ogni oggetto che fa comparir sotto gli occhi, il poeta trascina il lettore al più alto grado del fantastico : alla ribellione dei Licorni, a delle cariche di una turbinosa cavalleria marina, al cozzo supremo delle Onde frementi contro le Stelle.

Ma son questi i difetti dei giovani : ed il Marinetti, che ha poco più di ventiquattr'anni, continuando serenamente nella sua via, che fin d'ora gli si annunzia fiorita, come quella che conduce alla Gloria, saprà, in un'opera successiva, moderare l'enfasi del suo temperamento di poeta.

(*La Domenica fiorentina*, de Florence).

DE S.-T. ALTA :

La Conquête des Etoiles, tale è il titolo del recentissimo poema epico di F. T. Marinetti, il quale, pubblicato a Parigi, in una di quelle sobrie ed eleganti edizioni della *Plume*, che sono un vanto della moderna libreria francese, costituisce la novità letteraria ed insieme il successo del giorno. E il successo è veramente meritato, poichè malgrado alcuni difetti inevi-

tabili in un poeta di ventiquattr'anni, l'intero poema è nel suo insieme uno dei più nobili sforzi che da tempo si siano tentati verso supremi ideali d'arte.

Il poema si svolge con una foga ed un impeto lirico meravigliosi, in una lingua ricca e immaginosa attraverso a descrizioni di una potenza di evocazione prodigiosa. Sarebbe stata talvota desiderabile una maggiore sobrieta di particolari, onde rimanesse più nitida la visione sintetica ed una più chiara esplicazione del simbolo ; ma questi sono difetti dovuti a una troppo esuberante ricchezza e sincerità di sentimento nel Poeta e di cui facilmente ci si corregge : il Tempo è gran maestro in tutto ! Rimane nondimeno *La Conquête des Etoiles* una magnifica promessa di nuove opere egregie, e noi attendiamo fiduciosi che tale promessa sia mantenuta nella futura produzione di F. T. Marinetti.

(*La Gazzetta del Popolo della Domenica*, de Turin).

DE RICCARDO FORSTER :

La Conquête des Étoiles.

Questo volume di poesia, ove, sulla copertina verde

è impresso il segno simbolico di gioventù e di talento delle edizioni della *Plume*, il volume a cui F. T. Marinetti, nome non nuovo nell'arte e nella poesia e già simpaticamente noto, ha dato un titolo così singolare, non contiene la consueta raccolta di sonetti e sonettini, facili a farsi, facili a leggersi, facilissimi a obliarsi, ma è, addirittura, la nobile veste di un poema epico. Vi è necessità di poemi, in questi tempi modernissimi, fra il telegrafo senza fili e gli automobili ? Molti potrebbero dire di no ; ma molti, ancora capaci di vibrare per una larga poesia della natura, per un succedersi di vaste immagini fantasiose, per un' audacia tragica, tutte cose che traspirano dal poema di Marinetti, risponderanno, certo, di sì. Non è il volo lirico che difetta alla poesia francese del Marinetti e quando egli avesse acquistato in chiarezza e in efficacia quanto ha già come potenza di visione, il suo nome di poeta sarebbe consacrato, tra la Francia e l'Italia, alle cui due patrie appartiene !

(*Il Mattino*, de Naples).

Table

des Jugements de la Presse Française et Italienne

SUR

LA CONQUÊTE DES ÉTOILES

OPINIONS DE :

GUSTAVE KAHN (*Le Petit Bleu*) 1
GUSTAVE KAHN (*La Nouvelle Revue*)..... 5
JULES BOIS (*Gil Blas*) 7
PIERRE QUILLARD (*Mercure de France*) 7
PH.-EMMANUEL GLASER (*Figaro*)..... 12
HENRI GHÉON (*Ermitage*)..... 13
E. SANSOT-ORLAND (*Critique internationale*)..... 14
B.-H. GAUSSERON (*Le Monde Moderne*) 19
JEAN LORRAIN (Lettre) 20
RACHILDE (Lettre) 21
LÉON DIERX (Lettre)..... 22
ÉDOUARD ROD (Lettre).... 23
HENRI DE RÉGNIER (Lettre)..... 23
ALBERT MOCKEL (Lettre)..... 24

PAUL et VICTOR MARGUERITTE (Lettre)..... 25
JEAN DORNIS (Lettre)..... 26
PAUL ANDRÉ (*La Flandre Libérale*)..... 27
GIAN PIETRO LUCCINI (*Italia del Popolo*)..... 28
V. TOCCI (*Alba*)..... 30
G. BONNASPETTI (*Perseveranza*)..... 32
LINO FERRIANI (*La Liberta*)..... 34
PAOLO BUZZI (*La Sera*)..... 35
PASQUALE DE LUCA (*La Lombardia*)..... 36
EZIO FLORI (*Lega Lombarda*)..... 38
VALENTINO SOLDANI (*Corriere Italiano*)..... 40
G. S. GARGANO (*Marzocco*..... 42
GIUSEPPE DE ROSSI (*La Tribuna*)..... 43
ANNIBALE GABRIELE (*Fanfulla della domenica*).. 44
DE BENEDETTI (*L'Italie*)..... 45
GIULIO DE FRENZI (*Il Travaso delle idee quotidiane*) 46
TERESAH (*Il Telegrafo*)..... 49
T. U. (*Cyrano de Bergerac*)..... 51
ARTURO COLAUTTI (*Corriere di Napoli*)..... 54
ELDA GIANELLI (*Indipendente di Trieste*)..... 56
CESARE LEVI (*Domenica Fiorentina*)..... 57
S. T. ALTA (*Gazetta del Popolo*)..... 58
RICCARDO FORSTER (*Il Mattino*)..... 59

Imprimerie Rennaise. — L. Caillot et Fils,

PQ
2625
A78725
C6

Marinetti, Filippo Tommaso
La conquête des étoiles

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY